

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

Epitre [X.]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

— Adieu, mon cher Marquis. Philosophiez tranquil-
 1760. lement à Berlin, et rendez grâces à votre étoile, qui
 ne vous oblige pas de philosopher sur les futurs
 contingens et sur les caprices des hommes.
 Je suis votre fidèle ami. *Vale.*

ÉPI TRE IX.

AU MARQUIS D'ARGENS,

*Sur l'édition qu'il envoya au Roi des Poésies de Sans-
 Souci.*

GRAND merci, Marquis, de mon drame,
 Que malgré Néaulme (*) et sa femme
 Vous vous pressez de publier.
 Et si la calomnie infâme
 Se complait à me décrier,
 Si chez le Russe on me diffame,
 Vous (**) pourra me justifier.

Croyez que moi tout le premier
 En père courroucé je blâme
 Ces vers qui me font sommeiller.
 Le curieux qui les réclame,
 Pestera dans le fond de l'ame
 Du prix qu'il en faudra payer.

J'entends des censeurs aboyer,
 Et d'une mordante épigramme
 Cruellement m'humilier.
 Ah! ma disgracieuse veine,
 Voilà comme ils payent la peine
 Que tu pris de les ennuyer.

(*) Libraire.

(**) Libraire qui imprima l'ouvrage.

Un rimeur qui semble avoir l'asthme,
Et ployant toujours sous le faix,
Sans vigueur, sans enthousiasme,
Glacé dans ses plus forts accès,
Expire aux cris de l'ironie,
Et le public qui le dénie,
Enterre son nom pour jamais.

1760.

A son convoi sous des cyprès
Des brocards la cacophonie
Vient se joindre à la compagnie
Des trop tardifs et vains regrets.

Alors ses malheureux ouvrages,
Étalés au coin des marchés,
Ont à souffrir tous les outrages
A ceux de Pradon reprochés.

Elevez donc un cénotaphe
A mes écrits infortunés,
Véridique historiographe.
Tracez-y ces mots mieux tournés
Qu'ils ne sont dans cette épitaphe :
„ Ci-gisent, (d'Argens le paraphe)
„ Ces vers morts le jour qu'ils sont nés”.

LETTRE LXX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 27 mai.

SIRE,

VOTRE lettre est remplie de sagesse et d'esprit ; mais
quelques conséquens que soient vos discours, je ne suis

— pas convaincu, et je suis toujours persuadé que la fin des
1760. affaires fera beaucoup meilleure que vous ne le croyez.

Celui qui dans Rosbach vit les Français foudris
Qui vainquit dans Lissa ses plus fiers ennemis,
Peut du général Daun éviter les atteintes.
Je crains les vents coulis, et n'ai point d'autres craintes.

J'ai lu la lettre de la Pompadour à la Reine; c'est la plus ingénieuse, et en même temps la plus sanglante satire. Je ne m'étonne pas qu'elle ait mis au désespoir une femme remplie d'orgueil; mais après cela je ne suis point surpris que par le crédit de la Pompadour les Français continuent la guerre, quelque besoin qu'ils aient de faire la paix; cette femme sans sentimens, sans amour pour sa patrie, se foudrierait fort peu que la France perdît les Indes orientales et l'Amérique septentrionale, si elle pouvait réussir à se venger.

Les lettres de votre Chinois font un bruit étonnant; les dévots de toutes les religions se sont unis pour clabauder contre elles, les gens d'esprit rient et les trouvent charmantes, mais ces gens d'esprit ont peu d'influence sur le peuple; ce sont les fots qui le gouvernent. Les Autrichiens ont fait faire dans plusieurs gazettes des extraits de cet ouvrage, comme s'il était cent fois plus dangereux que Spinoza et Collins. Les auteurs de ces extraits ne vous nomment pas, mais ils font bien connaître l'auteur auquel ils en veulent. J'aurai l'honneur de dire à V. M. qu'il n'est plus possible que vous puissiez vous cacher, lorsque vous écrirez quelque ouvrage; votre style, et sur-tout un certain tour original vous décèleront

toujours, quelque soin que vous preniez de vous déguiser. Par exemple, vous ne m'aviez jamais parlé de l'oraison funèbre; à peine en eûs-je lu vingt lignes que je vous reconnus. Si V. M. ne m'avait pas appris qu'elle avait écrit la lettre de la Pompadour à la reine, croyez-vous que je n'aurais pas senti que vous en étiez l'auteur, en lisant ces deux endroits? *Vous n'en ferez pas moins apostolique, Madame; car pour ne rien vous déguiser, les apôtres vos devanciers menaient des sœurs avec eux; et il faudrait être trop bonne pour croire que ce n'était que pour être en oraison avec elles.* Je fais que Voltaire n'écrit pas contre la reine et la Pompadour, et quel est l'auteur qui ait assez d'imagination et en même temps de hardiesse pour dire cela, si ce n'est le philosophe de Sans-Souci, dès que Voltaire ne l'a pas dit? Voici un autre endroit caractéristique: *On va plus loin à Rome, le père commun des croyans autorise même des lieux licencieux par indulgence, et pourvu que l'on paye, il est content. Ce bon père compâtit aux faiblesses de ses enfans, et il tourne ces peccadilles en bien par l'argent qui en revient à l'église. Le monde a de tout temps été fait de même; il lui faut du plaisir, et de la liberté dans son plaisir.* A présent, Sire, permettez que je fasse ici les réflexions d'un auteur qui cherche à connaître celui de l'ouvrage où sont contenus ces deux passages; il dit d'abord: Un auteur protestant ne se moquerait point des apôtres, un auteur catholique ne tournerait pas le pape en ridicule, il faut donc que ce soit un écrivain sans religion; cet ouvrage est plein d'esprit et d'imagination, comme le sont ceux de Voltaire et du philosophe de Sans-Souci: nous savons que

1760.

— 1760. Voltaire ne l'a point fait, donc nous avons toutes les preuves que c'est le second auteur; irréligion, esprit, imagination, style, hardiesse dans les pensées, tout cela rend évidente notre conjecture. Je ne vous dis, Sire, tout ceci que pour vous montrer la nécessité de ne plus écrire, lorsque vous croirez avoir quelque raison de n'être point connu. Il vous resterait deux moyens, mais vous ne pouvez pas les mettre en usage: le premier serait d'affecter un style pesant; ce remède est pire que le mal: le second serait d'écrire dans le goût de la dévotion; mais votre imagination vous découvrirait malgré vous. Ainsi il faut vous résoudre, ou de ne plus écrire ou d'être d'abord reconnu par les lecteurs qui ont du discernement.

Je remercie V. M. de la porcelaine. J'ai fait faire une belle armoire avec des carreaux de glace pour l'enfermer. Mais n'allez pas penser que je me donne les airs de faire le petit-maître et le seigneur. Quand je dis glaces, j'entends des carreaux de vitres à huit gros la pièce; ils sont bien blancs, bien unis, et c'est comme il les faut à un homme de lettres. Un philosophe doit éviter la somptuosité de Sénèque et la rustique simplicité de Cratès et de Diogène. Epicure avait des maisons à la ville, à la campagne, elles étaient propres, mais modestes. Parmi les biens que la nature a accordés aux hommes, la médiocrité me paraît un des plus grands; par la médiocrité j'entends un peu plus que le nécessaire honnête, c'est là tout ce qu'il faut à l'humanité pour la rendre heureuse. J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E L X X I.

D U R O I.

Meissen, 1 juin.

VOTRE conjecture sur le style des auteurs vaut mieux, mon cher Marquis, que celle sur la politique; 1760. cependant il y aurait encore bien des choses à répondre. 1) Je crois que l'on pourrait plutôt reconnaître mon style à de certains solécismes qu'à la tournure des phrases. 2) Il y a bien des gens qui pensent et écrivent avec liberté; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on soupçonne Rousseau de Genève, et tant d'autres auteurs que je ne connais pas, d'avoir fait des ouvrages frivoles comme ceux-là. 3) Ne pourrait-on pas croire que je suis trop occupé de choses importantes pour perdre mon temps à écrire des balivernes? 4) Les lettres du Chinois ne disent rien de plus hardi que les lettres persannes. 5) La lettre de la Pompadour sent plutôt l'ouvrage d'un homme désœuvré de Paris que celle d'un Allemand qui commande une armée. Enfin, mon cher Marquis, s'il s'agissait de plaider ma cause en justice, j'aurais encore assez de raisons pour me faire absoudre par mes juges. Ce n'est point la lettre de la Pompadour qui perpétue la guerre; elle ignore parfaitement que j'en suis l'auteur, et personne ne m'en soupçonne à Paris; il y a d'autres raisons trop longues et trop amples à détailler. Vous convenez donc qu'il est impossible de démêler d'avance les effets des causes occasionnelles; vous comprenez donc que tout art de conjecture est un art ingrat et trompeur?

— C'est le métier que je suis obligé de faire. J'aimerais
1760. autant naviguer sur le vaste océan sans mât et sans
boussole. Votre petite expérience dans l'arrangement
du système politique de l'Europe vous en a pu
convaincre. Je me donne dix fois par jour au diable;
mais je n'en avance pas pour cela davantage.

Je vous félicite, mon cher Marquis, de ce que vous
devenez poète; ma veine est tarie pour la campagne,
elle fait carême et je ne me permettrai pas un distique
jusqu'à ce que les événemens nous deviennent plus
favorables qu'ils ne le sont. Votre service avance;
il ne pourra cependant partir d'ici que dans quinze
jours; il y aura 2 terrines, 4 grands plats, 4 petits,
2 plats longs pour le rôti, des vinaigriers et huiliers,
4 salières et 4 douzaines d'affiettes; il fera réellement
beau, dans un goût tout nouveau, dont j'ai fourni
les desseins; je me flatte que vous en ferez content.

Les nuages s'assemblent pour l'ouverture de la
campagne; les foudres sont encore enfermés dans
les nues, mais gare le moment où ils éclateront!
Adieu, mon cher Marquis. Je vous souhaite tout
ce qui me manque pour être heureux, tranquillité,
repos, contentement et santé. Je n'ai plus rien. Mon
tempérament s'use, la fortune, la santé, la gaieté et
la jeunesse m'abandonnent; je ne suis plus bon que
pour peupler le pays de Proserpine. Si vous avez
quelque commission à donner là-bas, vous n'avez
qu'à m'en charger. Adieu.

L E T T R E L X X I I.

D U R O I.

Sans date.

TOUT ce que vous me dites, mon cher Marquis, ne me persuadera jamais que notre situation soit bonne. La fortune est contre moi; j'ai passé l'Elbe, j'ai voulu attaquer Lascy avant-hier; mais il s'est retiré fort à propos. Voilà comme mes projets échouent les uns après les autres. L'armée des cercles arrive demain à Dresde, où on la laissera, et Daun gagne alors une si grande supériorité sur moi, que je ne puis rien augurer de bon de tout ceci. Laudon assiège Glatz; il n'y a qu'une poignée d'hommes en Silésie, qui ne peut porter des secours. Je périrai par tous les côtés. La politique m'est tout aussi contraire que la guerre; je ne puis réussir en rien dans les choses que j'entreprends, et je me prépare à tout ce que la fatalité de mon sort me fait prévoir de funeste. Vous ne voyez les objets que de loin, vous ne savez les choses qu'à demi; ce qui produit en vous une sécurité que vous n'auriez pas si l'évidence de la vérité vous frappait. Soyez très-sûr que s'il n'arrive pas quelque miracle, nous sommes perdus: si cela traîne jusqu'au mois de Septembre, ce sera beaucoup. Tout l'art et toute l'habileté d'un général se trouvent court dans la situation où je suis; il faudrait des événemens surnaturels, et vous savez que de ceux-là il ne s'en fait plus; enfin je me trouve dans la plus affreuse situation où un souverain puisse être: je me vois dépérir insensiblement comme un hydropique qui compte de jour en jour les progrès de sa maladie, et qui

1760.

1760.

voyant les froids avant-coureurs de la mort lui enlever successivement ses membres, attend d'un moment à l'autre qu'elle lui porte le dernier coup au cœur. Votre porcelaine est partie, et doit être arrivée à Berlin. Servez-vous-en, si cela vous fait plaisir, et ne vous flattez pas trop par des espérances incertaines qui pourraient vous jeter dans une étrange erreur. Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

L E T T R E L X X I I I.

D U M A R Q U I S D' A R G E N S.

Berlin, 7 juin.

S I R E,

J'AI l'honneur d'envoyer à V. M. la première feuille de la belle édition in 4°. des Poésies diverses. Elle verra que cette édition sera pour le moins aussi belle que celle qui a été faite au château; elle est déjà vendue entièrement d'avance et presque toute en Angleterre. Vous savez sans doute que l'on vous a érigé une statue de bronze à Dublin, et qu'elle a été placée dans la plus belle rue de la ville, qui est appelée aujourd'hui la Rue de Prusse. Toutes les gazettes ont parlé un mois de suite de ce monument. Je ne vous en ai rien dit jusqu'à présent, parce que je fais combien votre caractère archiphilosophique est peu sensible à ces fortes d'apothéoses. Je vous passe en qualité de roi de vous mettre au dessus de la gloire, mais du moins comme héros vous devriez la chérir. Cependant, content de la mériter, vous êtes indifférent pour les honneurs qui la suivent.

Vous faites bien mentir le proverbe qui dit, que
jamais poëte ne fut modéré dans son ambition pour
la gloire. Vous êtes bon poëte, et vous fuyez les
louanges : il y a dans votre modestie de quoi faire
honte à tous les gens de lettres. 1760.

J'ai lu, Sire, avec admiration la liste du beau
service de porcelaine dont vous voulez me faire
présent. J'ai d'abord été visiter mon armoire, et je
l'y ai rangé en imagination en attendant le jour où
je pourrai le faire en réalité. V. M. me permettra
de lui dire qu'une coquette à qui l'on promet des
pompons d'un goût nouveau, n'est pas plus impatiente
de les recevoir que je ne suis de voir ces porcelaines.
Les quinzaines des ouvriers de la fabrique me paraissent
les semaines du prophète Daniel; et sans vouloir
médire de messieurs les feseurs de porcelaines, je
devrais, selon la première lettre où V. M. me
faisait la grâce de m'en parler, les avoir depuis
quinze jours; et par sa dernière lettre, j'ai vu
encore une nouvelle quinzaine. V. M. m'écrit que
je suis devenu poëte. Ha! si je l'étais, je ferais une
ode dans le goût d'Horace pour la remercier, et
une satire du style de Juvenal contre les tardifs
fabricans.

Tous les gens de goût et tous ceux qui connaissent
les arts, font ici le voyage de Berlin à Potsdam, pour
allér voir la galerie, avec autant d'empressement que
les dévots font celui de Lorette ou de saint Jaques
de Compostelle. Ceux qui ont vu l'Italie et la
France conviennent unanimement qu'après saint
Pierre de Rome, il n'y a aucun bâtiment aussi
somp tueux et aussi élégant. J'espère le voir avec

— 1760. V. M. au commencement de l'automne, et si nous n'avons pas la paix, vous ferez une campagne heureuse qui vous rendra cet hiver à votre peuple et à tous vos bons et fidèles serviteurs, à qui votre vie est aussi précieuse que la leur.
J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E L X X I V .
D U M A R Q U I S D' A R G E N S .

Berlin, 17 juin.

S I R E ,

J E sens bien les peines et les embarras où doit se trouver V. M. ; mais elle trouvera dans son génie et dans sa fermeté de quoi les surmonter glorieusement. Je vois une certaine espérance répandue dans tous les cœurs, qui m'est un sûr garant de l'accomplissement de celle que j'ai toujours eue, et qui malgré les revers n'a point encore été trompée. J'ai eu l'occasion de lire ici quelques lettres écrites par des officiers de l'armée de V. M. ; elles annoncent la meilleure volonté dans toutes les troupes, qu'elles dépeignent comme remplies de zèle pour la patrie et pour le souverain. Ces lettres m'ont paru du meilleur augure du monde pour le succès de la campagne ; elles montrent véritablement quel est l'esprit de l'officier et du soldat, puisqu'elles sont écrites par des gens qui n'avaient aucune raison de déguiser ce qu'ils pensaient, aux personnes à qui ils les adressaient.

Je conviens, Sire, que vos ennemis ont une grande supériorité par leur nombre; mais vos talens militaires, la valeur de vos troupes suppléeront au défaut d'égalité. Ce que vous appelez un miracle, je l'appelle un événement heureux, procuré par votre prudence et par votre courage; et cet événement arrivera tôt ou tard dans le cours de cette campagne pourvu que vous ménagiez votre personne et que vous réfléchissiez sans cesse combien elle est nécessaire au bien des affaires, qui ne peuvent à la fin manquer de prendre une face heureuse. 1760.

Je suis dans un étonnement dont je ne reviens pas, en voyant les nombreuses flottes anglaises rester tranquillement dans la Tamise: nous voilà bientôt au commencement de Juillet, et elles sont encore dans l'inaction. Je suppose qu'il y a des négociations entre l'Angleterre et la France; la meilleure manière d'en presser la conclusion, c'est de faire agir cent vaisseaux de guerre contre des gens qui n'en ont pas quinze et qui ont tout à craindre pour ce qui leur reste de leurs colonies. Les Français me paraissent comme certains esprits forts, qui ne veulent pas se confesser pendant leur maladie, mais qui font venir vingt prêtres, lorsque le médecin leur annonce qu'elle est mortelle; la flotte anglaise agissant, c'est le médecin annonçant la mort, et les prêtres appelés, c'est la conclusion de la paix.

V. M. a bien raison de dire *ma petite expérience sur les affaires de l'Europe*, et quel est, je ne dis pas l'homme, mais le demi-Dieu qui voyant l'amitié et la liaison apparente de l'Espagne avec l'Angleterre, les prétentions et les droits de l'Espagne sur plusieurs

1760. Etats d'Italie, ne renonce à toute réflexion politique, lorsqu'il voit cette même Espagne faire venir de Naples et de Sicile à Barcelone tous les boulets, canons, etc. et les autres provisions de guerre qui s'y trouvent. Vous savez, Sire, les raisons secrètes de toutes ces démarches; mais aussi si vous avez cet avantage sur les autres hommes, vous avez le désagrément de voir une quantité de démarches, de manœuvres et de négociations, où le bon sens n'a guères plus de part que dans les ouvrages des théologiens.

Je remercie encore de nouveau V. M. des porcelaines; fasse le Ciel que je puisse bientôt m'en servir, une fois, avant de vous voir, pour célébrer la première bataille que vous gagnerez, après quoi les renfermer jusques à ce que je les transporte à Potsdam, où je vous verrai tranquille, heureux et comblé de gloire! J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E L X X V.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 22 juin.

SIRE,

JE viens de recevoir le beau et magnifique service de porcelaine que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. Le dessein en est charmant, la peinture très fine, et les symboles du pyrrhonisme inventés avec goût. En voyant tant de belles choses, j'avouerai naturellement à V. M. que je les ai d'abord

con-

contemplées avec beaucoup de plaisir , mais bientôt à ce mouvement de plaisir , en a succédé un de confusion , réfléchissant combien peu je méritais que V. M. me fit un aussi beau présent. Oui , Sire , plus les grâces dont vous m'honorez sont grandes , plus elles me font sentir que je ne les dois qu'à votre bonté. Vous en agissez comme le créateur , qui de la plus vile argile se plaît quelquefois à forger un vase qu'elle rend précieux. Quelle gloire n'est-ce pas pour moi que vous daigniez me témoigner une bonté qui , pendant ma vie , me fait obtenir l'estime de tous les gens qui pensent , et qui dans la postérité , m'assure une immortalité à laquelle je n'avais point assez d'amour-propre pour oser prétendre par quelques faibles ouvrages.

La faveur , Sire , que vous venez d'accorder à un philosophe aussi médiocre que je le suis , fera aux yeux du public une réparation de l'injure que le fanatisme et la folie viennent de faire en France à la philosophie et aux grands hommes qui la cultivent. On les a joués publiquement sur le théâtre dans une comédie intitulée *les Philosophes*. En vain les honnêtes gens se sont élevés contre cet énorme abus ; les ministres , les évêques , plusieurs magistrats ont appuyé les ennemis de la raison , et l'on a joué vingt-six fois de suite la comédie des Philosophes , dans une des scènes de laquelle Rousseau de Genève , entre à quatre pieds sur le théâtre comme une bête , et vient soutenir son sentiment sur l'égalité des conditions. On a vendu à Paris dans huit jours vingt mille exemplaires de cette pièce , dont un partisan de la philosophie a fait une critique fort ingénieuse , mais

— trop violente ; elle paraît plutôt être écrite par la
1760. colère que par la modération , qui fait le fond du
caractère de la véritable philosophie. Je l'envoie à
V. M. ; elle pourra l'amuser un moment.

J'ai l'honneur , etc.

L E T T R E L X X V I.

D U R O I.

Gross Dobritz , 26 juin.

J E reçois , mon cher Marquis , votre lettre du 22 dans un temps où je ressens de nouveau , comme je l'avais prévu , les effets du malin acharnement de ma mauvaise fortune. Vous saurez sans doute à présent les malheurs qui me sont arrivés en Silésie , et vous ferez obligé de convenir que je n'ai été que trop vrai dans mes prophéties. Veuille le Ciel que je ne le sois pas jusqu'au bout ! J'ai commandé votre service dans l'intention qu'il vous plût ; je suis bien aise que vous m'appreniez vous-même qu'il vous a fait plaisir. Hélas ! mon cher Marquis , je suis un mauvais immortaliseur. Je voudrais seulement être moi-même au bout du temps qui m'est prescrit pour végéter dans cette vallée de ténèbres et de tribulations. La fin de ma carrière est dure , triste et funeste. J'aime la philosophie , parce qu'elle modère mes passions , et parce qu'elle me donne de l'indifférence pour ma dissolution et pour l'anéantissement de ma pensée.

Je voudrais voir la comédie que l'on a faite contre les philosophes. Il faut avouer qu'il y en a beaucoup

qui usurpent ce titre et qui fournissent au ridicule ;
mais en général , c'est l'opprobre de notre siècle que
de vouloir dégrader la science qui fait le plus d'hon-
neur à l'esprit humain , et l'école d'où sont sortis les
plus grands hommes. Je trouve comme vous la
préface que vous m'envoyez écrite avec trop d'aigreur ;
il y a de certaines personnalités qui déplaisent et
marquent un esprit emporté , qui ne respire que la
vengeance , et qui par-là même est indigne de la
façon de penser d'un vrai philosophe. On aurait pu ,
ce me semble , se contenter de comparer notre
siècle à celui de Socrate , la nouvelle comédie de
Paris à celle d'Athènes où un histrion introduit
Socrate dans un chœur de nuées , sa cigue à nos
persécutions modernes , etc. y mettre de la plaisan-
terie , mais point de méchanceté. Mais les hommes
restent hommes ; le moindre reptile qui se sent
poussé , darde sa langue pour se défendre. Cette
préface a été faite dans un premier mouvement
d'emportement , il fallait attendre pour écrire qu'il
fût passé. Ah ! que l'école de l'adversité rend sage ,
modéré , endurant et doux ! C'est une terrible
épreuve ; mais quand on l'a surmontée , elle est utile
pour le reste de la vie. Adieu , mon cher Marquis ,
ayez quelque indulgence pour mon affliction ; elle
est légitime. Depuis deux ans je ne fais que souffrir ,
et je ne vois pas le terme de mes peines. Je vous
souhaite une meilleure fortune , plus de tranquillité
et moins d'embarras. Adieu.

LETTRE LXXVII.
DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin , 2 juillet.

SIRE,

— 1760. **L**ORSQUE je reçus la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je n'avais aucune connaissance du malheur arrivé au général Fouquet, et cette affaire n'est connue à Berlin que depuis trois jours. Mais il me semble par toutes les lettres qui sont venues de Breslau, qu'à la gloire près d'avoir pris quelques drapeaux et une trentaine de canons, cette action est aussi nuisible aux ennemis qu'elle nous l'est. Il vint hier à Berlin quatre de leurs défecteurs, dont trois sont des Prussiens, qui ayant été pris à Maxen, s'étaient engagés chez les Autrichiens, dans l'espérance de pouvoir trouver l'occasion de retourner dans leur pays. Ces gens assurent que les Autrichiens ont eu plus de vingt mille hommes de tués ou de blessés : je veux que nous ayons perdu six mille hommes de tués ou de prisonniers ; c'est vaincre bien chèrement que de perdre trois fois plus que celui qui est vaincu. D'ailleurs toutes les lettres de Breslau assurent qu'il arrive tous les jours encore des troupes de soldats par centaines, qu'on croyait morts ou prisonniers, et qui ne sont qu'égarés. Je sens bien que V. M. sera obligée de détacher un corps de son armée, et que cela l'affaiblira ; mais le général Daun a commencé par détacher le premier. Une des choses qui me consolent dans cette affaire

1760.

malheureuse , c'est l'intrépidité qu'ont marquée les troupes , à l'exception d'un régiment qu'on dit , à Berlin , avoir mal fait ; tous les autres ont fait des prodiges de valeur. Cela imprime une terreur et une crainte , même au vainqueur , lorsqu'il songe à attaquer de nouveau. Si la prise de Glatz coûte aux Autrichiens autant que celle de Landshut , avant la moitié de la campagne ils auront perdu entièrement une armée considérable , et s'ils viennent à essuyer un échec , Landshut et Glatz ne leur serviront de rien pour l'exécution des prétendus grands projets qu'ils ont formés.

Permettez-moi , Sire , de vous demander ce que fait le prince Ferdinand ; il a aujourd'hui cent mille hommes effectifs d'excellentes troupes , et il reste presque dans l'inaction ; cependant si les Français étaient battus , il pourrait aisément détacher en Saxe un corps de quinze mille hommes.

Permettez encore , Sire , que je vous dise qu'il n'y a rien de si singulier que la conduite des Anglais. Ils ont quatre-vingts vaisseaux armés dans leurs ports , nous voilà au mois de juillet , et ils ne les font point sortir ; quand comptent-ils de les employer ? aux mois de décembre et de janvier ? En attendant , les Français , à qui il reste à peine six ou sept vaisseaux délabrés , les battent en Amérique , et leur ont peut-être déjà enlevé Québec. Cela est affreux , il faut que les Anglais aient perdu l'usage de la raison ; les Français les ont menés par le nez : ils leur joueront encore bien d'autres tours , s'ils n'agissent pas avec plus de vigueur. V. M. me marquait dans une de ses lettres , que les flottes anglaises auraient

1760. — pour objet cette année-ci la Martinique, Montréal et Pondichéri ; voilà bientôt la belle saison passée , et ces redoutables flottes boivent de la double bière à Portsmouth et à Plimouth : en attendant , leurs ennemis profitent du temps et sont à la veille de reprendre en quinze jours ce qui a coûté deux ans de peines et de combats à l'Angleterre.

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. le seul exemplaire qu'il y ait ici de la comédie des philosophes. Diderot et Rousseau y sont les plus maltraités ; il est vrai que le premier n'est qu'un diseur de galimatias , et le second révolte par les paradoxes étranges qu'il embrasse dans toutes les occasions. V. M. se rappelle sans doute d'avoir lu les pensées philosophiques de Diderot ; les choses les plus triviales y sont dites avec une emphase ridicule ; dans l'ouvrage sur l'égalité des conditions par Rousseau , il y a non-seulement des sentimens singuliers , mais des opinions dangereuses au gouvernement de tous les Etats. Je plains d'Alembert , homme de mérite , de s'être associé avec cette troupe de fous ; mais il en est dans les belles-lettres ainsi que dans la politique , on n'est pas toujours libre de choisir les amis que l'on voudrait : la nécessité et les différens événemens déterminent le parti que l'on prend.

J'ai l'honneur d'être , etc.

L E T T R E L X X V I I I.

D U R O I.

Auprès de Dresde, 15 Juillet.

VOUS vous flattez vainement, mon cher Marquis. Nos affaires prennent un tour détestable; j'ai cru les réparer en venant mettre le siège devant Dresde: je prendrai la ville et n'avancerai en rien mes affaires par-là. Faites mon épitaphe d'avance, et croyez que je vois assez clair dans ma situation pour ne la pas juger au hasard désespérée. Les flottes anglaises agissent avec succès de tous les côtés, de sorte qu'il n'y a aucun reproche à leur faire. Le prince Ferdinand n'a que soixante et dix mille hommes, au lieu de cent mille que vous lui donnez; cela change un peu l'ordre du tableau. Vous raisonnez sur les gazettes; mais ces gazettes ne sont pas véridiques, et voilà ce qui vous trompe. Laudon a perdu dix mille hommes à l'affaire de Landshut, nonobstant quoi il reste encore quatre-vingt-quinze mille hommes aux Autrichiens contre moi; les Russes en ont soixante mille; voilà notre situation; sans compter bien des choses sur lesquelles je dois garder le silence à présent, mais que je pourrai dire quand les choses seront passées.

La comédie des philosophes est assez bien faite; mais il y a des allusions qui ne m'ont pas frappé, faute de connaître sur quoi elles portent, comme par exemple: *jeune homme, prends et lis*, le père de famille etc. Hélas! mon cher Marquis, tout cela m'aurait fort amusé dans un autre temps; mais à pré-

— sent je ne vois devant mes yeux que le gouffre où
 1760. je suis près de m'abîmer. Adieu, mon cher. Ne vous abandonnez pas à des espérances chimériques; plaignez-moi d'avance. Veuille le ciel que mes oracles soient trompeurs! Mais, quoi qu'il arrive, faites notre épitaphe d'avance. Je vous embrasse.

L E T T R E L X X I X .

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 juillet.

SIRE,

PERSONNE ne sent mieux que moi la situation embarrassante où se trouve V. M., et si j'avais moins de confiance que je n'en ai dans ses lumières et dans sa fermeté, je craindrais les événemens les plus fâcheux. Mais, Sire, s'il vous faut des miracles pour vous tirer d'affaire, vous les faites ces miracles. N'en est-ce pas un que de voir la Silésie, après l'échec de Landshut, presque vide d'ennemis? N'est-ce pas encore un miracle de vous voir devant Dresde détruire une partie des magasins des ennemis, et tenir Daun dans un état de suspension sur toutes les opérations qu'il avait projetées? Les choses semblent prendre une face plus riante. Le prince votre neveu, ce héros que vous aimez tendrement, a bientôt réparé la perte qu'il avait essuyée, et voilà un corps de Français totalement détruit ou prisonnier. Les Anglais viennent de gagner une bataille décisive dans les Indes orientales, et il n'y a aucun doute que Pondichéry ne soit pris, toutes les gazettes de Hollande

le disent ; mais quand même il ne le ferait pas encore, cela ne peut manquer d'arriver, et par le premier vaisseau l'on doit recevoir cette nouvelle : les Français étaient déjà dans le plus triste état avant cette perte irréparable pour eux, que vont-ils devenir aujourd'hui ? Voici, Sire, le commencement des dernières remontrances du parlement, qui sont imprimées dans tous les papiers publics : *Il n'est rien, Sire, de si manifeste que l'épuisement total des finances ; mais ce qui l'est encore plus, c'est l'impossibilité de les rétablir.* Voilà comment on parlait en France avant la prise de Pondichéry, que dira-t-on aujourd'hui, où la moitié du royaume qui avait tout son bien dans la compagnie des Indes, est réduite à l'aumône par la destruction et le renversement total de cette même compagnie ? Les Anglais vont encore envoyer de nouveaux secours en Allemagne. C'est à présent qu'ils doivent faire les plus grands efforts, s'ils veulent avoir la paix, en faisant perdre toute espérance aux Français de pouvoir s'emparer de l'électorat de Hanovre, et en vous donnant tous les secours qui dépendront d'eux, pour vous empêcher de succomber sous vos ennemis.

J'ai appris que le jeune Provençal à qui V. M. avait eu la bonté de donner de l'emploi dans son armée, avait été tué à l'attaque du fauxbourg de Dresde ; je l'ai plaint, parce que c'était un très-honnête homme ; mais ce qui fait ma consolation, c'est qu'il est mort au service de V. M. et en faisant son devoir. Je voudrais avoir l'âge qu'il avait, pouvoir être de quelque utilité à V. M. et risquer dix fois par jour le fort qu'il a eu. Je meurs de douleur de me voir dans ces temps

1760. orageux un inutile fardeau de la terre , moins utile à son maître que le moindre payfan qui conduit une charrette de fourrage , ou qui mène les chevaux d'un canon. Ma caducité ne m'avait paru jusqu'à présent que fâcheuse , elle me semble aujourd'hui honteuse et déshonorante. J'ai l'honneur , etc.

L E T T R E L X X X.

D U R O I.

Grossenhayn , premier août.

LE siège de Dresde , mon cher Marquis , s'en est allé en fumée ; à présent nous sommes en pleine route pour la Silésie. Nous nous battons indubitablement sur la frontière , ce qui pourra arriver entre le 7 et le 10 de ce mois. Glatz est perdu ; on assiège Neisse , il n'y a pas de temps à perdre. Si nous sommes heureux , je vous le manderai ; s'il nous arrive malheur , je prends d'avance congé de vous et de toute la compagnie. Le pauvre Foresta a été tué , et c'est un sacrifice inutile. Enfin , mon cher , toute la boutique s'en va au diable. Nous marcherons après demain. Je prévois toute l'horreur de la situation qui m'attend , et j'ai pris mon parti avec fermeté. Adieu. Je vous embrasse. Pensez quelquefois à moi , et soyez persuadé de mon estime.

LETTRE LXXXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 12 août.

SIRE,

LES nouvelles de la Silésie nous apprennent que V. M. y est arrivée heureusement avec son armée. 1760. Votre dernière lettre m'avait jeté dans la plus grande consternation, parce que connaissant combien vous vous exposez, je craignais qu'il ne vous arrivât quelque accident, s'il y avait une bataille. Et que deviendrions-nous tous, si nous avions le malheur de vous perdre ! Depuis la lettre dont vous m'avez honoré, le prince Henri a chassé les Autrichiens, et fait lever le siège de Breslau ; votre neveu le prince héréditaire de Brunswic a battu et dissipé entièrement l'armée française commandée par M. du Muy ; vous êtes arrivé en Silésie malgré les oppositions de Daun. J'espère que tout ira bien le reste de la campagne. J'aime bien mieux voir le théâtre de la guerre dans un pays où vous êtes entre six ou sept places de guerre qui vous appartiennent, que dans la Saxe, pays ouvert et dont les villes font de peu de résistance. J'ai un pressentiment qui ne s'est jamais démenti, et qui me dit qu'il arrivera quelque événement heureux. Si le prince Ferdinand, qui avec le nouveau secours qu'il a reçu, est aujourd'hui aussi fort que les Français, vient à les battre, cela vous mettra à l'aise du côté de la Saxe, où il pourrait alors faire un détachement considérable. Enfin, Sire, pourvu que vous

1760. conservez votre personne , tout se rétablira avec le temps. V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire que Glatz était perdu ; mais l'on assure ici qu'il n'y a que la ville de prise et que la citadelle n'est point encore entre les mains des Autrichiens , et il semble par les articles de Vienne inférés dans toutes les gazettes , que la citadelle n'est pas encore prise. Je souhaiterais bien que ce bruit fût véritable ; mais V. M. ne m'ayant fait aucune mention de la citadelle , je crains bien qu'elle ne soit prise. Mais quand cela ferait , voilà aujourd'hui toutes les autres places délivrées , la saison avance , et dans six semaines le temps des sièges commence à passer , sur-tout si , comme j'en suis convaincu , nous ne perdons point de bataille. Si nous en donnons une , nous la gagnerons : mais je donnerais , malgré cette idée où je suis , tout ce que j'ai dans le monde , pour qu'il n'y eût point de bataille le reste de cette campagne. J'ai l'honneur , etc.

L E T T R E LXXXII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin , 17 août à une heure après minuit.

S I R E ,

LA joie que me cause la nouvelle de la victoire que V. M. vient de remporter , est si grande , que je lui écris au milieu de la nuit , dans le moment que j'en suis instruit. V. M. aura peut-être déjà reçu une de mes lettres que j'eus l'honneur de lui écrire il y a trois jours , dans laquelle je lui

marquais que la crainte où j'étais pour les dangers —
 où vous vous exposiez , me faisait souhaiter qu'il 1760.
 n'y eût point de bataille , quoique je fusse très-
 assuré que vous la gagneriez , s'il s'en donnait une.
 La vérité a justifié mon pressentiment , et je suis
 convaincu qu'elle prouvera dans la suite ce que
 j'ai tant de fois mandé à V. M. dans mes lettres ,
 que vous viendrez à bout de surmonter tous vos
 ennemis. Mais au nom de tous vos sujets et de tous
 vos fidèles serviteurs , je dis encore plus , Sire ,
 au nom de cette gloire immortelle que vous vous
 êtes acquise , conservez votre personne , dans la-
 quelle réside non-seulement tout le bonheur de
 l'Etat , mais encore sa durée et sa stabilité. Je prie
 V. M. d'excuser le peu d'ordre qu'il y a dans ma
 lettre ; mais je suis ivre de joie , et j'en puis protester
 à V. M. que mon ame est dans une situation à
 ne pouvoir joindre deux idées ensemble. Votre
 dernière lettre m'avait accablé d'une douleur mor-
 telle , jugez de l'effet que la nouvelle de votre
 victoire a dû produire sur mon esprit.

J'ai l'honneur , etc.

LETTRE LXXXIII.

D U R O I.

Hermannsdorf près de Breslau , le 27 août.

AUTREFOIS, mon cher Marquis , l'affaire du 15
 aurait décidé de la campagne ; à présent cette action
 n'est qu'une égratignure ; il faut une grande bataille

— 1760. pour décider notre fort ; nous la donnerons bientôt, selon toutes les apparences , et alors on pourra se réjouir si l'événement nous est avantageux. Je vous remercie cependant de la part sincère que vous prenez à cet avantage. Il a fallu bien des ruses et bien de l'adresse pour amener les choses à ce point. Ne me parlez pas de dangers ; la dernière action ne me coûte qu'un habit et un cheval, c'est acheter à bon marché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre lettre dont vous me parlez ; nous sommes comme bloqués , pour la correspondance , par les Russes d'un côté de l'Oder , et par les Autrichiens de l'autre ; il a fallu un petit combat pour faire passer Coccéji ; j'espère qu'il vous aura rendu ma lettre. Je n'ai de ma vie été dans une situation plus scabreuse que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour nous faire surmonter toutes les difficultés que je prévois. Je ferai sûrement mon devoir dans l'occasion ; mais souvenez-vous toujours , mon cher Marquis , que je ne dispose pas de la fortune et que je suis obligé d'admettre trop de casuel dans mes projets , faute d'avoir les moyens d'en former de plus solides. Ce sont les travaux d'Hercule que je dois finir dans un âge où la force m'abandonne , où mes infirmités augmentent , et à dire vrai , quand l'espérance (seule consolation des malheureux) commence même à me manquer. Vous n'êtes pas assez au fait des choses pour vous faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'Etat ; je les fais , je les cache , je garde toutes les appréhensions pour moi , et je ne communique au public que les espérances

ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui-apprendre. Si le coup que je médite réussit, alors, mon cher Marquis, il sera temps d'épancher sa joie, mais jusques-là ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaise nouvelle inattendue ne vous abatte trop.

1760.

Je mène ici la vie d'un chartreux militaire ; j'ai beaucoup à penser à mes affaires ; le reste du temps je le donne aux lettres, qui font ma consolation, comme elles faisaient celle de ce consul orateur, père de la patrie et de l'éloquence. Je ne fais si je survivrai à cette guerre ; mais je suis bien résolu, au cas que cela arrive, à passer le reste de mes jours dans la retraite, au sein de la philosophie et de l'amitié. Dès que la correspondance deviendra plus libre, vous me ferez plaisir de m'écrire plus souvent. Je ne fais où nous aurons nos quartiers cet hiver. Ma maison à Breslau a péri durant le bombardement ; nos ennemis nous envient jusqu'à la lumière du jour et à l'air que nous respirons. Il faudra pourtant bien qu'ils nous laissent une place, et si elle est sûre, je me fais une fête de vous y voir.

Hé bien, mon cher Marquis, que devient la paix de la France ? Vous voyez bien que votre nation est plus aveugle que vous ne l'avez cru ; ces fous perdront le Canada et Pondichéry pour faire plaisir à la Reine de Hongrie et à la Czarine. Veuille le Ciel que le Prince Ferdinand les paye bien de leur zèle ! Ce seront des officiers innocens de ces maux et de pauvres soldats qui en feront les victimes, et les illustres coupables n'en souffriront pas. Je fais

— 1760. un trait du duc de Choiseul, que je vous conterai lorsque je vous verrai; jamais procédé plus fou ni plus inconséquent n'a flétri un ministre de France depuis que cette monarchie en a. Voici des affaires qui me surviennent; j'étais en train d'écrire, mais je vois qu'il faut finir, et pour ne pas vous ennuyer et pour ne point manquer à mon devoir. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

L E T T R E L X X X I V.

D U R O I.

Reisendorf, le 18 septembre.

J'AI reçu vos deux lettres, mon cher Marquis. Il est sûr que j'ai échappé à un très-grand danger, et j'ai eu à Lignitz tout le bonheur que comportait ma situation. Ce serait beaucoup dans une guerre ordinaire, cette bataille ne devient qu'une escarmouche dans celle-ci, et en général mes affaires n'en sont guère avancées. Je ne veux point vous faire des jérémiades, ni vous alarmer de tous les objets de mes craintes et de mes inquiétudes; mais je vous assure qu'elles sont grandes. La crise où je me trouve, change de forme; mais rien ne se décide, rien ne nous amène au dénouement; je brûle à petit feu; je suis comme un corps que l'on mutilé, et qui chaque jour perd quelques-uns de ses membres. Le Ciel nous assiste, nous en avons un grand besoin. Vous me parlez toujours de ma personne. Vous devriez bien savoir qu'il n'est

n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que je fasse mon devoir et que je combatte pour ma patrie, pour la sauver s'il y a moyen encore. J'ai eu beaucoup de petits succès et j'ai grande envie de prendre pour ma devise, *maximus in minimis et minimus in maximis*. Vous ne sauriez vous figurer les horribles fatigues que nous avons; cette campagne-ci surpasse toutes les précédentes; je ne fais quelquefois à quel saint me vouer. Mais je ne fais que vous ennuyer par le récit de mes inquiétudes et de mes chagrins. Ma gaieté et ma bonne humeur sont ensevelies avec les personnes chères et respectables auxquelles mon cœur s'était attaché. La fin de ma vie est douloureuse et triste. N'oubliez pas, mon cher Marquis, votre vieil ami. Les postes, les correspondances, tout est interrompu; il faut bien des intrigues pour faire passer des lettres, et encore hasarde-t-on beaucoup. Ecrivez-moi à tout hasard. Que les Avars ou les Ourfomans prennent vos lettres, qu'y verraient-ils? et elles me sont toutefois un sujet de consolation. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embrasse.

L E T T R E L X X X V .

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 25 septembre.

SIRE,

1760. J'ESPERE que V. M. aura reçu trois lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière bataille qu'elle a gagnée. Vous me mandiez il y a environ un mois que toute la boutique s'en allait au diable. Depuis ce temps vous avez payé à vue les lettres de change de Laudon, vous avez acquitté celles de Beck: Hulsen votre commis en Saxe, a satisfait aux différentes remises du Prince de Deux-ponts; il me paraît que si vous payez encore une seule dette avant le mois de Novembre, vous ferez un des négocians dont la boutique et les affaires sont les mieux réglées.

La classe de physique et de chimie a perdu son directeur par la mort de M. Eller. L'académie en corps, les curateurs et les directeurs ont élu d'abord selon l'ordonnance de V. M. et l'article neuvième du règlement de l'académie, portant: *Lorsqu'un directeur viendra à mourir, sa place sera donnée à la nomination de tous les académiciens à un membre pensionnaire de la classe du dit directeur mort.* En conséquence du règlement, l'académie a nommé M. Margraff, sans contredit le plus habile chimiste de l'Europe, grand physicien, et que les académies de Paris et de Londres consultent comme un oracle. L'académie m'a chargé, Sire, comme directeur

d'une classe, d'instruire V. M. de son choix, et de son exactitude à suivre les réglemens que vous lui avez fait prescrire par feu M. de Maupertuis et qu'elle observera toujours avec la plus grande rigueur, pour mériter de plus en plus par son zèle pour l'honneur des sciences et par son obéissance à vos ordonnances, la continuation de votre auguste protection.

Il me paraît, Sire, que voilà de grandes et nobles phrases; et que parlant en directeur chargé des ordres de l'académie, je n'ai point le style d'un *aigresin plus errant que le Juif dont j'empruntai jadis et le style et le masque*. V. M. a-t-elle vu un petit poëme de Voltaire, intitulé *le pauvre diable*? c'est une pièce fort plaisante, mais remplie de traits satyriques contre plusieurs auteurs qu'il n'aime pas; je l'enverrai par le premier courrier à V. M.

Je pense qu'il importe fort peu aujourd'hui à la politique de savoir où se trouve le Prétendant; cependant je crois devoir copier ici l'article d'une lettre écrite à un de nos académiciens, Suisse de nation, nommé Merian, intime ami de feu Maupertuis, et homme sage et de beaucoup de mérite. Cette lettre est écrite de Bouillon auprès de Sedan: *Nous avons ici un personnage qui a bien fait du bruit par ses prétentions et dont la postérité parlera avantageusement jusqu'au moment de sa sortie de France; il vit ici en bourgeois; je le vois souvent; mais je cesserai bientôt de le voir, parce qu'il est d'un caractère insupportable. Il est singulier de voir tant de bizarrerie, de bassesse et d'orgueil joints ensemble; ajoutez à cela de mauvaise humeur.*

1760. J'attends, Sire, des nouvelles de la santé de V. M. avec le même empressement que les Juifs attendent le Messie et les Jansénistes la grâce efficace. Si vous n'avez pas le temps de m'écrire un mot, faites-moi savoir par quelqu'un que vous vous portez bien. Voilà tout ce qui m'intéresse; il me paraît que cela est bien vite écrit: *Le Roi se porte bien.* C'est tout ce que je veux savoir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXXVI.

D U R O I.

Sans date.

GRACES, Marquis, de votre missive. Je n'ai aujourd'hui rien de sinistre à vous apprendre, j'ai au contraire des sujets de consolation et des vues d'espérances à vous communiquer. Broglio vient de repasser le Mein, il n'a laissé que 2000 hommes à Cassel; de sorte que cet acte de modération annonce de nouveau les dispositions pacifiques de la France. Les Autrichiens continuent à avoir des appréhensions fondées pour leurs possessions d'Italie; la révolte en Hongrie continue, la cour commence à prendre des sentimens pacifiques, et il y a toute apparence que cette cruelle et funeste guerre tend à sa fin; cela relève un peu mes espérances et me donne au moins une gaieté passagère; c'est autant de gagné sur l'ennemi. Je m'occupe ici à charger ma mémoire, pour décharger mon âne, et alléger le fardeau littéraire dont il a l'honneur d'être le

dépositaire. Je suis sur le point d'achever le de
Thou ; ce livre est très-bien écrit, et j'en suis très-
content. 1760.

Le critique de Voltaire a, ce me semble, assez
bien rencontré ; il est cependant trop sévère. Quoi
qu'on dise, si l'histoire de Voltaire n'est pas instruc-
tive, elle est au moins jolie ; c'est une gentillesse,
une miniature faite par un Corrège, et certes, per-
sonne de nous ne voudrait que cet ouvrage fût
supprimé. Je compte dans peu de vous donner en-
core quelques bonnes nouvelles de notre expédition
du Vogtland, dont j'attends à tout moment les
rapports. Adieu, mon cher Marquis. Dormez en
repos, rien ne troublera votre sécurité de quelques
semaines, et alors comme alors. Je vous embrasse.
Adieu.

L E T T R E LXXXVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Septembre.

S I R E,

O N ne saurait être plus joyeux que je ne l'ai été
à la réception des deux dernières lettres que V. M.
m'a fait la grâce de m'écrire. Je commence enfin
à concevoir une véritable espérance de vous revoir
tranquille à Potsdam et à Sans-Souci, jouissant en
paix des superbes embellissemens que vous y avez
faits. Je ne saurais comprendre que les Français
pouvant faire autant de mal au Prince Ferdinand,

1769. aient pris le parti de se retirer, de lui donner le temps de se rétablir et de se fortifier dans un bon poste, s'ils ne regardaient pas la paix comme prochaine. D'ailleurs l'inaction de la flotte anglaise me paraît s'accorder avec la retraite des Français. La facilité avec laquelle se font vos levées, contribuera encore à la paix. V. M. ne me dit rien de l'échange; l'on dit ici qu'il aura lieu, mais quel fond peut-on faire sur les gazettes, qui nous l'annoncent comme étant commencé? Je prends la liberté d'envoyer à V. M. le compte des deux médailles d'or que M. Eichel doit lui avoir remises. C'est M. Sulzer, le chef des souscrivans, qui me l'a donné, et qui ayant avancé l'or, aurait besoin d'être remboursé pour avoir de quoi battre les médailles d'argent. Il y avait trente-un ducats d'or à chaque médaille, et puis il y a vingt-cinq écus de la monnaie courante d'aujourd'hui pour la souscription du coin. Je prie V. M. de me faire savoir où cet argent doit être compté, parce qu'il a été avancé sur les fonds que nous avons des souscripteurs, et l'on ne peut pas aller en avant sans cette somme.

Je comptais envoyer par ce courrier la tragédie de Tancrède de Voltaire. La versification m'en paraît très-faible et prosaïque, les situations romanesques et souvent contraires à la raison; il y a des endroits touchans et quelques beautés de détail; il a dédié sa pièce à la Pompadour; cette épître dédicatoire est l'ouvrage d'un vrai faquin. Cet homme devient tous les jours plus méprisable. Je ne puis avoir cette tragédie que demain, l'exemplaire

que j'ai lu ne m'appartenait pas; mais j'enverrai
par le premier courrier celui que doit m'apporter
un libraire. 1760.

Je suis bien charmé que V. M. soit contente de
l'histoire de Thou. C'était un homme rempli de
bon sens, ayant de la probité et des connaissances,
et voilà les principales qualités qu'il faut dans un
historien.

J'ai l'honneur etc.

LETTRE LXXXVIII.

DU ROI.

Sans date.

Vous me croyez, mon cher Marquis, l'esprit
beaucoup plus libre que je ne l'ai. Je suis ici acca-
blé d'affaires, et la fin de ma campagne n'est pas
une chose aussi facile à amener que vous l'imagi-
nez. Ce seront mes succès ou mes pertes qui déci-
deront des contributions de Berlin. Si je suis heu-
reux, Berlin ne payera pas le sol; si la fortune
m'est contraire comme par le passé, nous aviserons
au parti qu'il faudra prendre pour soulager le peu-
ple. Voilà tout ce que je puis vous dire. Quelques
couleurs que vous donniez aux attentats de nos
ennemis et aux calamités de la patrie, ne pensez
pas que je ne voie clair à travers les nuages dont
vous croyez couvrir des infortunes qui sont réelles
et accablantes. La fin de mes jours est empoisonnée
et mon couchant aussi funeste que l'a été mon aurore.
Ni les succès des Anglais, ni les avantages du Prince

— Ferdinand ne peuvent contrebalancer les affreuses
1760. situations où j'ai été cette année ; ce serait à recommencer l'année qui vient. Quoi que je puisse faire, je prévois, vu le nombre de mes ennemis, que si je résiste d'un côté, je succomberai de l'autre ; je n'ai ni secours, ni diversion, ni paix, ni rien au monde à espérer. Vous m'avouerez donc qu'un homme sage, après avoir lutté un certain temps contre le malheur, ne doit point s'opiniâtrer contre son étoile, et qu'il est pour des hommes courageux des moyens de sortir de peine plus courts et plus glorieux. Je renvoie le pauvre Gottskowsky à-peu-près comme il est venu ; je ne puis rien décider qu'entre-ci et quinze jours. Il faut auparavant finir la campagne de façon ou d'autre ; c'est le terme que je me suis prescrit et dont dépendra, comme vous voyez, une partie du destin que l'avenir nous cache. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas, et soyez tranquille spectateur de ce qu'il plaira à la fatalité, et à la brutale rage de nos ennemis d'ordonner de nous.

L E T T R E L X X X I X.

D U M A R Q U I S D' A R G E N S.

Berlin , 19 Octobre.

SIRE,

J'AURAIS eu l'honneur d'écrire à V. M. dès le moment qu'elle est entrée en Saxe et que la correspondance avec son armée a été rétablie ; mais j'ai

jugé qu'elle ferait d'abord si accablée d'affaires, qu'il était inutile que je joignisse ma lettre à tant d'autres plus importantes qu'elle aura reçues. Je m'acquitte actuellement, Sire, de mon devoir, et je vais lui écrire en peu de mots tout ce qui s'est passé, dans la plus exacte vérité et comme en ayant été témoin oculaire. 1760.

Vers la fin du mois de Septembre il arrive un avocat de Glogau; nommé Sack, à Berlin, qui était envoyé du général Tottleben pour terminer ses affaires avec le banquier Splittgerber. Cet homme ayant eu une conversation particulière avec notre commandant, celui-ci en parut frappé comme d'un coup de foudre; pendant deux jours il semblait qu'il avait appris la plus terrible nouvelle. Enfin sa frayeur se communiqua à tout Berlin, et comme on en ignorait la cause, le bruit se répandit que V. M. avait été blessée mortellement. Cette fausse nouvelle jetta toute la ville dans la plus grande consternation. Quant à moi, j'en pris une fièvre avec des convulsions. J'avais reçu une lettre de V. M. datée du 18; mais l'on disait que vous aviez été blessé le 19. Enfin pour mon bonheur et pour celui de toute la ville, M. Kœppen reçut une de vos lettres datée du 21 et le calme fut rétabli. Le lendemain tous les généraux s'assemblèrent, et l'on fut que ce qui avait causé la frayeur du commandant, était la crainte d'une irruption des Russes dans le Brandebourg. Trois jours après, le général Tottleben parut à nos portes; et fit sommer la ville. Comme il n'avait que des troupes irrégulières, on résolut de se défendre; il tira des boulets rouges et des bombes depuis

— cinq heures du soir jusqu'à trois heures du matin.
 1760. Il fit donner deux assauts à deux différentes portes ; mais il fut toujours repoussé avec perte par nos bataillons de garnison. Il faut, Sire, que je rende ici la justice que tous les citoyens de Berlin doivent au général Seidlitz et au général Knobloch ; ce sont ces deux hommes, tous les deux blessés, qui ont passé la nuit à la batterie des portes attaquées, qui vous ont sauvé votre capitale ; le vieux maréchal Lehwald a fait aussi tout ce que son grand âge lui permettait de faire. Le lendemain du bombardement, le prince de Wurtemberg arriva avec son corps ; mais il était si fatigué, qu'on ne put attaquer les Russes que le lendemain ; on les poussa jusqu'à Kœpenick, et on résolut de les attaquer le lendemain ; mais comme on apprit que les ennemis avaient été fortifiés du corps de Czernichef et de celui du général Laschy, on résolut de se retirer et de laisser capituler la ville, qui sûrement aurait été prise et pillée par les Autrichiens, pendant que notre armée aurait attaqué les Russes. Le corps du Prince de Wurtemberg et celui du général Hulsen défilèrent donc au travers de la ville pendant la nuit, pour se rendre à Spandau. La grande quantité de bagage qui devait défiler sur le pont, un canon qui se rompit en chemin et quelques autres embarras furent cause que le second bataillon de Wunsch souffrit beaucoup, et que nous perdîmes environ cent-cinquante chasseurs. En arrivant à Spandau, le prince ne trouva aucun arrangement dans cette place ; ce fut le Capitaine Zechlin et quelques autres officiers qui disposèrent les canons sur les remparts, et qui firent

l'office de canoniers. Le Prince de Wurtemberg continua son chemin vers Brandebourg et laissa à Spandau le capitaine Zechlin avec un bataillon de convalescens : les Russes n'ont point osé attaquer cette place. Nous comptons de les avoir, ainsi que les Autrichiens, encore quelque temps à Berlin, lorsqu'ils se retirèrent avec la plus grande vitesse et même avec confusion. Dans le temps qu'ils ont été dans la ville, le compte de Reufs, seul de vos ministres qui ait osé rester dans Berlin, a rendu à la ville bien des services, en agissant auprès des généraux toutes les fois qu'il a été nécessaire de le faire, sans craindre d'être pris pour otage ; il a voulu jusqu'à la fin se montrer bon citoyen. En parlant, Sire, à V. M. de ceux qui ont fait paraître un véritable zèle pour son service, je ne dois pas oublier l'envoyé de Hollande, M. de Verelst. Lorsque je verrai V. M., j'aurai l'honneur de lui dire tout ce qu'il a fait. En attendant, Sire, je puis vous assurer avec la plus grande vérité que s'il vivait deux cents ans, vous et les rois vos successeurs ne sauriez trop lui témoigner de reconnaissance. Vous en conviendrez, Sire, lorsque je pourrai parler librement à V. M. Les Autrichiens ont arrêté, Sire, une lettre en date de Hermannsdorf du 27 Août que V. M. m'avait fait l'honneur de m'écrire. Ils ont envoyé l'original à Vienne et en ont donné ici plusieurs copies ; j'ai trouvé le moyen d'en avoir une, que je renvoie à V. M. : il n'y a rien que de grand, que de noble et que de vertueux dans cette lettre ; elle a donné envie à plusieurs généraux Autrichiens de me connaître ; mais je n'ai voulu en voir

1760.

aucun. Je me suis informé de ceux qui les ont vus des discours qu'ils ont tenus. Il semble par ceux du général Brentano, qu'ils font un grand cas du général Wunsch et qu'ils sont charmés qu'il soit prisonnier. Vous savez déjà sans doute, Sire, que l'on n'a pas causé le moindre dégât à Potsdam, ni à Sans-Souci. Quant à Charlottenbourg, on a pillé les tapisseries et les tableaux; mais par un cas singulier, on a laissé les trois plus beaux, les deux enseignes de Watteau et le portrait de cette femme que Pesne a peinte à Venise. Quant aux antiques, on les a seulement renversées par terre; les têtes et les bras de quelques-unes sont cassés; mais comme on les a trouvés auprès des figures, cela fera fort aisé à raccommoder. L'on n'a rien fait aux plafonds ni aux dorures. Le concierge ayant été obligé de se sauver en chemise moitié mort à Berlin, j'ai envoyé, au moment où les Russes se sont retirés, un de mes domestiques avec l'inspecteur des tableaux de la galerie de V. M. Le tout a été remis dans l'ordre. Le concierge est retourné aujourd'hui. Ainsi ce pillage a fait plus de bruit que d'effet; et aux meubles et aux tableaux près, tout peut être rétabli dans huit jours.

Il faut avant de finir cette lettre que je rende justice à la ville entière de Berlin. J'ai entendu dire aux bourgeois, au peuple, à la noblesse pendant le siège et après la réduction de la ville, *que dira notre cher et bon Roi!* C'est une vérité constante que je n'ai pas entendu une seule personne se plaindre de son sort; mais l'objet public a toujours été celui de son *cher et bon Roi*. Conservez-vous donc, Sire, pour d'aussi

braves gens que vos sujets. Tant qu'ils vous auront pour leur maître, ils se regarderont comme heureux, malgré les événemens de la fortune qui ne sont point dans vos mains. Puisse une paix honorable finir les alarmes publiques, et nous rendre à Berlin *notre cher et bon Roi!* 1760.

Je suis etc.

P. S. Vous savez sans doute, Sire, la punition que les Russes ont faite à nos gazetiers. Le pauvre Beaufobre, cause innocente de tout cela, en a pensé mourir de frayeur.

L E T T R E X C.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 22 octobre.

S I R E,

J'ESPERE que V. M. aura reçu la longue lettre que j'eus l'honneur de lui écrire il y a deux jours, dans laquelle je prenais la liberté de l'instruire de tout ce que j'avais vu moi-même pendant la courte irruption que les ennemis ont faite à Berlin. Leur mauvaise volonté a produit peu d'effet, et l'on retrouve tous les jours tout ce qu'ils ont vendu ou dispersé. Actuellement la seule chose qui occupe la ville, c'est l'impossibilité où se trouve la moitié des citoyens de payer la contribution. M. Gottskowsky, Sire, qui s'est distingué par le zèle qu'il a fait paraître pour les intérêts de V. M. et pour ceux

1760. du public, va proposer à V. M. un projet qui évitera la ruine de beaucoup de familles, et qui ne fera à charge ni à vous, ni à l'Etat, et je ne doute pas que vous ne l'approuviez. Il est certain que s'il faut que la contribution soit payée, ainsi que celle qu'on a déjà payée au général Haddick, plus de six ou sept mille personnes quitteront Berlin; car on a supputé qu'un ouvrier qui gagne six ou sept écus par mois, sera obligé de payer plus de quarante écus. Quand même on viendrait à bout d'empêcher ces gens de fortir de Berlin, il faudra leur faire vendre une partie de leurs effets pour payer leur taxe.

Tout cela sera évité par le plan que les principaux citoyens et les magistrats ont formé, et qui ne peut manquer d'être approuvé par un roi qui aime ses sujets et qui en est adoré. Vous aurez vu, Sire, ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre à ce sujet, et je puis vous jurer sur ce qu'il y a de plus sacré que la flatterie n'a aucune part à ce discours, c'est la pure et simple vérité.

Voilà tout le Canada pris, les Anglais peuvent faire revenir de l'Amérique quarante vaisseaux de guerre et douze à quinze mille hommes; car ils n'ont pas à craindre sûrement que les Français, qui n'ont plus de flotte, envoient une nouvelle armée dans l'Amérique. Nous verrons ce qu'ils feront. V. M. fait mieux que moi si elle doit s'en louer ou non. Quant à moi, il me paraît que dix mille hommes des alliés en Saxe nous auraient évité l'irruption des Autrichiens et nous auraient conservé la Saxe, que vous reprendrez bientôt malgré tous vos ennemis. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XCI.

D U R O I.

Sans date.

VOILA de ces coups que j'avais appréhendés dès l'hiver passé. Voilà, Marquis, ce qui me dictait ces lettres que je vous ai si souvent écrites sur ma malheureuse situation. Il n'a pas fallu moins que toute ma philosophie pour supporter les revers, les avanies, les outrages et toute la scène des choses atroces qui se sont passées. Je suis en pleine opération, et je vous prophétiserai à peu près quelle sera la fin de notre campagne. Nous reprendrons Leipzig, Wittenberg, Torgau, Meissen; mais l'ennemi gardera Dresde en Saxe et les montagnes en Silésie, et ces avantages lui donneront la facilité de me donner l'année qui vient mon coup de grâce. Je ne vous dis pas ce que je pense, ni ce que je médite, mais vous vous figurerez sans doute ce qui se passe dans le fond de mon ame, les agitations de mon esprit et quelles sont mes pensées.

Votre lettre m'a fait plaisir, si l'on peut éprouver quelque sentiment approchant dans l'ouragan, dans ces temps de trouble, de subversion de toutes choses, parmi le ravage, la mort et la destruction. Je vois que vous avez conservé une ame tranquille au milieu des Oursomans et des Autrichiens, et que votre santé n'en a point souffert. La copie de la lettre que vous m'envoyez, est réellement de moi, hors quelques fautes de style qui s'y feront apparemment glissées en la transcrivant. Ainsi la fin de mes jours est empoisonnée; ainsi, cher Marquis, la

— 1760. fortune se joue des faibles mortels; mais las de ses faveurs et de ses caprices, je pense à me procurer une situation où je n'aurai rien à craindre ni des hommes ni des dieux. Adieu, mon cher Marquis, tranquillisez-vous, et relisez le second chant de Virgile, où vous verrez l'image de ce qu'a souffert à peu-près ma patrie. Ecrivez-moi vous en avez le loisir et ne m'oubliez pas.

L E T T R E X C I I.

D U R O I.

28 Octobre.

Vous appellerez, mon cher Marquis, mes sentimens comme il vous plaira. Je vois que nous ne nous rencontrons point dans nos pensées, et que nous partons de principes très-différens. Vous faites cas de la vie en Sybarite; pour moi je regarde la mort en stoïcien. Jamais je ne verrai le moment qui m'obligera à faire une paix défavantageuse; aucune persuasion, aucune éloquence ne pourront m'engager à signer mon déshonneur. Ou je me laisserai ensevelir sous les ruines de ma patrie, ou, si cette consolation paraissait encore trop douce au destin qui me persécute, je saurai mettre fin à mes infortunes, lorsqu'il ne me sera plus possible de les soutenir. J'ai agi et je continue d'agir suivant cette raison intérieure et le point d'honneur qui dirigent tous mes pas; ma conduite sera en tout temps conforme à ces principes. Après avoir sacrifié ma jeunesse à mon père, mon âge mûr à ma patrie, je

je crois avoir acquis le droit de disposer de ma
vieillesse. Je vous l'ai dit et je le répète; jamais ma
main ne signera une paix humiliante. Je finirai sans
doute cette campagne résolu à tout oser, et à tenter
les choses les plus désespérées, pour réussir, ou pour
trouver une fin glorieuse.

J'ai fait quelques remarques sur les talens mili-
taires de Charles XII; mais je n'ai point examiné
s'il devait se tuer ou non. Je pense qu'après la
prise de Stralsund il aurait fait sagement de s'expé-
dier; mais quoi qu'il ait fait ou qu'il ait omis,
son exemple n'est pas une règle pour moi. Il y a
des hommes dociles à la fortune, je ne suis pas
né ainsi, et si j'ai vécu pour les autres, je veux
mourir pour moi, très-indifférent sur ce qu'on
en dira; je vous réponds même que je ne l'appren-
drai jamais. Henri IV était un cadet de bonne
maison qui faisait fortune; il n'y avait pas là de
quoi se pendre; Louis XIV était un grand roi,
il avait de grandes ressources, il se tira d'affaire:
pour moi je n'ai pas les forces de cet homme-là,
mais l'honneur m'est plus cher qu'à lui, et comme
je vous l'ai dit, je ne me règle sur personne. Nous
comptons je pense cinq mille ans depuis la création
du monde; je crois ce calcul beaucoup inférieur
à l'âge de l'univers; le Brandebourg a subsisté tout
ce temps avant que je fusse au monde, il subsistera
de même après ma mort. Les Etats se soutiennent
par la propagation de l'espèce, et tant que l'on tra-
vaillera avec plaisir à multiplier les êtres; la foule
sera gouvernée par des ministres ou par des sou-
verains; cela se réduit à peu-près au même; un

1760. — peu plus de folie, un peu plus de sagesse, ces nuances sont si faibles, que la totalité du peuple s'en aperçoit à peine. Ne me rabattez donc point, mon cher Marquis, ces vieux propos de courtisans, et ne vous imaginez pas que les préjugés de l'amour-propre et de la vanité puissent m'en imposer, ou me faire le moins du monde changer de sentiment. Ce n'est point un acte de faiblesse de terminer des jours malheureux, c'est une politique judicieuse, qui nous persuade que l'état le plus heureux pour nous est celui où personne ne peut nous nuire, ni troubler notre repos. Que de raisons, lorsqu'on a cinquante ans, de mépriser la vie! La perspective qui me reste, est une vieillesse infirme et douloureuse, des chagrins, des regrets, des ignominies et des outrages à souffrir. En vérité, si vous entrez bien dans ma situation, vous devez moins condamner mes projets que vous ne le faites. J'ai perdu tous mes amis, mes plus chers parens: je suis malheureux de toutes les façons dont on peut l'être; je n'ai rien à espérer, je vois mes ennemis me traiter avec dérision, et leur orgueil se prépare à me fouler aux pieds. Hélas! Marquis,

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre et la mort un devoir.

Je n'ai rien à ajouter à ceci. J'apprendrai à votre curiosité que nous passâmes l'Elbe avant-hier, que demain nous marchons vers Leipzig, où je compte être le 31, où j'espère que nous nous battons, et d'où vous recevrez de nos nouvelles, telles que les événemens les produiront. Adieu, mon cher Marquis. Ne m'oubliez pas, et soyez assuré de mon estime.

L E T T R E X C I I I .

D U R O I .

Torgau, 5 novembre.

Je reçois aujourd'hui, 5 de novembre, une lettre —
que vous m'écrivez, mon cher Marquis, du 25 ^{1760.}
septembre. Vous voyez que notre correspondance
est bien réglée. Dieu ! que d'événemens se sont
passés depuis. Nous venons de battre les Autrichiens ;
eux et nous avons perdu prodigieusement de monde.
Cette victoire nous donnera peut-être quelque
tranquillité durant l'hiver, et voilà tout. Ce sera à
recommencer l'année qui vient. J'ai eu un coup
de feu qui m'a labouré le haut de la poitrine ; mais
ce n'est qu'une contusion, un peu de douleur sans
danger, et cela ne m'empêchera point d'agir comme
à mon ordinaire. Je suis occupé de bien des
arrangemens nécessaires. Enfin je finirai cette campagne
le mieux qu'il me sera possible, et voilà tout
ce qu'on peut prétendre de moi. Au reste, ma façon
de penser est la même que je vous le marquai il y a
huit jours. Adieu, cher Marquis, ne m'oubliez pas
et soyez sûr de mon amitié.

LETTRE XCIV.

D U R O I.

Meissen, 10 novembre.

1760.

Vous devez être instruit à présent de tout ce qui me touche, par une lettre que je vous ai écrite de Torgau. Vous saurez par-là, mon cher Marquis, que ma contusion ne s'est pas trouvée dangereuse, la balle avait perdu une partie de sa force en traversant une grosse pelisse et un habit de velours que j'avais, de sorte que le sternum s'est trouvé en état de résister à son impulsion; c'est de quoi, je vous assure, je me suis le moins soucié, n'ayant d'autre pensée que de vaincre ou de mourir. J'ai poussé les Autrichiens jusques aux portes de Dresde; ils y occupent leur camp de l'année dernière; tout mon savoir-faire est insuffisant pour les en déloger. On prétend que la ville est dépourvue de magasins. Si cela est vrai, il se pourra que la famine fera ce que l'épée ne pourrait faire. Si cependant ces gens s'opiniâtrent à rester dans leur position, je me verrai réduit à passer cet hiver comme le précédent en cantonnemens excessivement resserrés; et toutes les troupes seront employées à former un cordon pour nous soutenir en Saxe. Voilà en vérité une triste perspective, et un prix peu digne des fatigues et des travaux immenses que cette campagne a coûtés. Je n'ai de soutien au milieu de tant de contrariétés que ma philosophie; c'est un bâton sur lequel je m'étaye, et mon unique consolation dans ces temps de troubles, et de subversion de toutes choses. Vous vous apercevrez, mon cher Marquis,

que je ne m'enfle pas de mes succès; je vous articule les choses telles qu'elles sont; peut-être que le monde, ébloui par l'éclat que jette une victoire, en juge autrement: 1760.

De loin on nous envie, ici nous gémissons.

Cela arrive plus souvent qu'on ne se l'imagine, comptez là-dessus: pour bien apprécier les choses, il faut les voir de près. De quelque façon que je m'y prenne, le nombre de mes ennemis m'accable; c'est en cela que consiste mon infortune, et c'est là la cause réelle de tant de malheurs et de revers que je n'ai pu éviter. Je ne crois pas que je puisse vous revoir cet hiver, à moins que l'Europe ne prenne des sentimens plus pacifiques. Je le souhaite, mais je n'ose m'en flatter. Nous avons sauvé notre réputation par la journée du 3. Cependant ne croyez pas que nos ennemis soient assez abattus pour être contraints à faire la paix. Les affaires du prince Ferdinand sont en mauvais train; je crains que les français ne conservent cet hiver les avantages qu'ils ont gagnés sur lui cette campagne. Enfin je vois noir comme si j'étais dans le fond d'un tombeau. Ayez quelque compassion de la situation où je suis; concevez que je ne vous déguise rien et que cependant je ne vous détaille pas tous mes embarras, mes appréhensions et mes peines. Adieu, cher Marquis, écrivez-moi quelquefois, et n'oubliez pas un pauvre diable qui maudit dix fois par jour sa fatale existence, et qui voudrait déjà être dans ces lieux dont personne ne revient pour en dire des nouvelles.

L E T T R E X C V .

D U R O I .

Uckersdorf, 16 novembre.

— 1760. J E vois, mon cher Marquis, qu'on me fait parler et écrire, lorsque j'y ai le moins pensé. Je n'ai point écrit à Seidlitz depuis le jour de la bataille; ces nouvelles de la suite de nos prétendus succès ont assurément été envoyées par quelque particulier que j'ignore. Nous avons fait des prisonniers; mais leur nombre n'approche que de 8,000 hommes et non de 12,000. Nous n'aurons point Dresde; nous passerons un hiver désagréable et fâcheux, et l'année qui vient, ce sera à recommencer. Voilà des vérités que je vous marque; elles sont désagréables; cependant vous pouvez y ajouter plus de foi qu'aux bruits populaires que l'on répand, soit pour les faire parvenir à nos ennemis et pour les intimider, soit pour ranimer une étincelle d'espérance dans l'ame des citoyens et leur rendre le courage; appliquez-vous ce vers de Sémiramis :

Ailleurs on nous envie , ici nous gémissons.

Nous sommes obligés de nous faire des frontières; ce sont des lisières de pays que nous dévastons, pour empêcher l'ennemi de nous troubler l'hiver dans nos quartiers. Tout ce mois s'écoulera avant que nous puissions nous séparer. Jugez des fatigues et des désagréments que j'essuie; jugez de mes embarras, en vous représentant que je suis réduit à faire subsister et à payer mon armée par industrie.

Avec cela je n'ai pas la moindre compagnie, privé de toutes les personnes que j'aimais; réduit à moi-même, et passant ma vie à partager mes momens entre un travail infructueux et entre mille appréhensions. Voilà un tableau qui n'est point flatté, mais qui vous peint au vrai les choses, et ma situation désagréable. Qu'il est différent, mon cher Marquis, d'apercevoir ces objets d'une longue distance, et par un verre trompeur qui les embellit, ou de les examiner de près tout nuds, et dépouillés du clinquant qui les orne! Vanité des vanités! Vanité des batailles! Je finis par cette sentence du sage, qui comprend tout, qui renferme en soi des réflexions que tous les hommes devraient faire et que trop peu font. Adieu, cher Marquis, ne soyez plus si crédule sur les nouvelles publiques et conservez-moi votre amitié. 1760.

L E T T R E X C V.

D U M A R Q U I S D' A R G E N S.

Berlin, 28 novembre.

S I R E,

COMMENT V. M. a-t-elle pu penser que malade ou en santé je balancerais un instant à me rendre à Leipzig pour avoir le bonheur de la voir? Si je ne pouvais pas y aller en carrosse, je me ferais porter sur un brancard; rien ne pourra m'empêcher de jouir d'une satisfaction que j'ai tant désirée. Je partirai donc dès le moment que j'aurai reçu vos

ordres, et je resterais, si vous le voulez, non-seulement quelques semaines, mais trois mois. Je vous
1760. prierai seulement de permettre qu'au commencement de mars je puisse retourner à Berlin, parce que depuis cinq ans je suis sujet à une maladie chronique qui ne manque jamais de me prendre vers le milieu du mois de mars: c'est une effervescence avec quelques accès de fièvre; lorsque je me tiens chaudement et à une diète austère, j'en suis quitte pour une incommodité de trois semaines; mais si je ne prends pas toutes les précautions nécessaires, cette humeur se jette sur les intestins et me cause des accidens funestes, qui à Breslau et l'année ensuite à Hambourg m'ont conduit aux portes du trépas. Je fais que pour un héros tel que vous, la mort est une chose que vous voyez avec la plus grande indifférence; mais vous ne l'avez jamais aperçue que sous l'aspect de la gloire; si vous la voyiez accompagnée de la dyssenterie et du cours de ventre, vous conviendriez que le grenadier le plus intrépide tremblerait de mourir de la foire.

Vous êtes, Sire, le roi victorieux, mais non pas le roi prophète, et je vois bien que vous vous entendez mieux à gagner des batailles qu'à faire des prédictions. Dans une des exaltations de votre ame, vous m'aviez annoncé que les Autrichiens garderaient le poste de Landshut, et M. de Catt m'apprit hier la bonne nouvelle que vos troupes avaient occupé ce poste avantageux. Nous avons bien parlé de vous avec lui, il vous aime de tout son cœur; et quel homme ne vous aimerait pas? M. de Catt part aujourd'hui avec M. Gottskowsky, qui se

donne tous les jours de nouveaux soins pour les affaires de Berlin. C'est véritablement un bon enfant et un digne citoyen. Je vous en souhaiterais un grand nombre comme lui. C'est le plus grand présent que la fortune puisse faire à un Etat que celui d'un citoyen zélé pour le bien public et pour celui de son maître : et à ce sujet je dois dire à l'honneur de la ville de Berlin, que j'ai vu dans les temps les plus critiques beaucoup de ses habitans, dont les historiens de l'ancienne Rome auraient fait passer les vertus à la postérité, s'il avaient vécu de leur temps. J'ai l'honneur d'être, etc.

1760.

LETTRE XCVII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 mars.

SIRE,

JE commence par remercier V. M. des bontés dont elle a daigné m'honorer ; et toutes les lettres que j'ai l'honneur de lui écrire devraient commencer de même, car quel est l'instant de ma vie qui ne soit marqué par quelque grâce qu'elle m'a faite ? Vous m'avez mis dans l'impossibilité de jamais mériter vos bienfaits, et il ne me reste pour m'en acquitter que la reconnaissance ; la mienne, Sire, sera éternelle.

1761.

J'ai été à Sans-Souci. Le château est dans un très-bon ordre et le jardin aussi. Quant à la galerie, c'est sans contredit, après saint Pierre de Rome, la plus belle chose qu'il y ait au monde. Ma surprise

1761. a été extrême, et je n'ai jamais cru que cette galerie fit la moitié de l'effet qu'elle produit ; elle est entièrement achevée.

J'attends, Sire, avec l'impatience que vous me connaissez, la nouvelle de la prise de Cassel, et je me flatte de l'apprendre de V. M. ; j'ai déjà préparé mes arrangemens pour la fête que je donne à cinquante invalides.

V. M. n'oubliera pas, à ce que j'espère, la tragédie de Malagrida. Je lis actuellement trois volumes composés de différentes pièces que le roi de Portugal a fait publier, cela fait frémir d'horreur. Je suis tenté de faire deux sermons sous le nom d'un quaker, pour montrer combien une religion qui n'admet point de prêtres est heureuse. Ces temps malheureux sont également infortunés, de quelques côtés qu'on les envisage ; soit qu'on les considère comme produisant les guerres les plus cruelles, soit qu'on examine les ressorts politiques qu'on y fait jouer, ceux de la cour de Rome sont dignes de l'enfer. Il paraît par les pièces que la cour de Portugal a rendues publiques, que le pape d'aujourd'hui est un grand sot, et que son ministre le cardinal Torregiani est un des plus méchans hommes qu'il y ait en Europe. Comme à la paix vous aurez indubitablement des affaires à démêler avec lui, j'espère que vous lui ferez sentir les égards qu'un prêtre à calotte rouge doit à des rois. Vous êtes fait également pour venger vos confrères, comme pour les combattre et pour les vaincre.

Voici une lettre écrite, à ce qu'il paraît, par un officier français contre l'histoire universelle de Vol-

taire. Je crois que vous trouverez que les critiques —
qui regardent le militaire sont assez bonnes ; les 1761.
autres me paraissent ou fausses ou bien faibles.

LETTRE XCVIII.

DU ROI.

Sans date.

VANITÉ des vanités, vanité de la politique ; ces paroles du sage que moi indigne je vous rapporte, mon cher Marquis, conviennent très-bien aux beaux raisonnemens de politique que nous avons faits cet hiver à Leipzig. Tant il est vrai que ce qui paraît le plus vraisemblable est souvent le moins vrai. Les Autrichiens ont changé deux fois leur projet de campagne depuis que je suis ici. Je vous assure que je ne suis pas les bras croisés, et que je me roidis contre toutes les atteintes que mes ennemis veulent me porter. Ne comptez plus cette année sur la paix ; malgré les raisonnemens les plus concluans, malgré tant de différentes probabilités, il n'en fera rien. Si la Fortune ne m'abandonne pas, je me tirerai d'affaire comme je pourrai ; mais faudra-t-il encore l'année prochaine danser sur la corde et faire le saut périlleux, s'il plaît à leurs majestés apostoliques, très-chrétiennes et très-moscovites de dire, faute Marquis ?

Vous raisonnez très-bien sur le sujet des circon-
ciscis. Ah, que les hommes ont le cœur dur !

— 1761. On dit, vous avez des amis : oui, de beaux amis qui les bras croisés vous disent : en vérité je vous souhaite beaucoup de bonheur, . . . mais je me noie, tendez-moi donc une corde ; . . . non vous ne vous noyerez pas ; . . . si fait, je vais être submergé à l'instant. . . . Oh ! nous espérons le contraire ; mais si cela arrivait soyez persuadé que nous vous ferons une belle épitaphe. Tenez, Marquis, voilà comme le monde est fait, et les beaux complimens dont on m'accueille de tous les côtés. Il faut que l'heureux génie de notre empire, et plus que lui la fortune, soient nos alliés ; ajoutez-y nos bras, nos jambes, la vigilance, l'activité, la valeur et la persévérance ; avec tout cela nous pourrions encore établir un équilibre dans cette balance dérangée, dont M. Pitt n'a pu trouver le centre de gravité. Tout cela me fait donner au diable quatre fois par jour ; ensuite j'en reviens à mon Gassendi, ensuite au troisième livre de Lucrèce, ce qui fait dans mon ame un combat singulier d'ambition et de philosophie.

Je suis si occupé du présent, et de cent mille dispositions à faire, qu'à peine je pense à Sans-Souci ; je ne fais si je le reverrai de ma vie ; mais vous ! mon cher Marquis, vous, dis-je, et la philosophie, vous faites ma consolation, mon asile et ma gloire. Pour vous donner cependant des nouvelles qui puissent vous intéresser, je vous dirai que de ce côté-ci tout restera tranquille jusqu'au 15 du mois de Juillet, et que si la fortune me rit peut-être entre-ci et ce temps, il se frappera un coup auquel nos ennemis s'attendent le moins. Vous apprendrez

bientôt ce que c'est; tout a été très-bien calculé, —
reste à savoir si l'exécution y répondra. Adieu, mon 1761.
cher Marquis. Je vous embrasse.

P. S. Pardon, mon cher Marquis et de la mauvaise écriture et de la négligence du style; mais quand un homme a le diable au corps, il n'écrit ni dans le goût élégiaque ni dans le goût attique.

LETTRE XCIX.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 28 Mars.

SIRE

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. la lettre sur Voltaire dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre; on m'avait repris l'exemplaire qu'on m'avait prêté, et je n'ai pu en avoir un chez les libraires qu'aujourd'hui.

On débite ici des nouvelles fâcheuses sur un échec que doit avoir eu l'armée du prince Ferdinand; mais j'espère qu'il n'y aura pas la moitié du mal que l'on dit. Si Cassel n'était pas pris, cela serait bien fâcheux. Pour réparer ces mauvaises nouvelles, on a la relation à Berlin de l'avantage remporté par le général Sybourg sur l'armée de l'Empire; cela console un peu de l'échec des alliés.

Voici un avis, Sire, que le zèle que j'ai pour V. M. m'oblige de lui donner. Tant que M. de Catt fera auprès de vous, vous aurez un des plus honnêtes garçons qu'il y ait; le secret le plus profond

1761. — fera gardé sur vos occupations littéraires, et la curiosité du public et de bien des particuliers ne sera point contentée, comme elle l'a été autrefois; les pièces les plus secrètes que vous avez composées il y a quatre ou cinq ans, sont entre les mains de cent personnes. M. de Catt, Sire, ignore, et ignorera éternellement la justice que je lui rends: mais j'ai des raisons, plus essentielles peut-être que vous ne le pensez, pour vous donner cet avis, et vous pouvez bien croire que je ne vous parle pas de pareille chose en étourdi et sans fondement. Ne mettez jamais dans l'intérieur de votre appartement qu'un homme que vous ayez éprouvé.

J'espère que V. M. jouira d'une bonne santé, et qu'elle aura cette année sur ses ennemis tous les avantages que sa fermeté, son courage et sa prudence méritent. Je suis toujours convaincu que tout ira bien à la fin, et que vous aurez la gloire, après avoir résisté à toute l'Europe, de faire une paix bonne et honorable. J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E C.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, premier avril.

S I R E,

VOTRE édition va toujours grand train, et vous pouvez être assuré que vous l'aurez vers le 12 de ce mois. Nous sommes fort heureux d'avoir ici un exemplaire tel qu'il a été imprimé au château, car celui que vous nous avez envoyé de l'édition de Hollande, est plein de fautes et de mots tronqués. Vous l'avez lu à la hâte, et il vous est arrivé ce qui arrive à tous les auteurs; c'est que sachant à demi par cœur leurs ouvrages, ils s'aperçoivent moins que les autres des fautes d'impression; dès que nous en trouvons une, nous recourons à mon exemplaire et nous la corrigeons. 1761.

Je ne fais, Sire, si vous savez que les ministres d'Amsterdam ont délibéré de prêcher contre votre ouvrage; leur dessein a été annoncé dans toutes les gazettes. Tout ce bruit, quelque ridicule qu'il soit, m'a fait résoudre à changer *un seul mot* dans l'épître du maréchal Keith, car c'est celle contre laquelle on s'élève le plus. Voici le vers où se trouve ce mot.

Allez, lâches *chrétiens*, que les feux éternels, etc.

Il faut, Sire, absolument ôter ce mot de *chrétiens*; c'est révolter toute l'Europe imbécille, et l'Europe éclairée n'en fait pas la centième partie. J'ai été fort embarrassé comment changer ce vers. J'ai d'abord

— voulu mettre : *Allez, lâches mortels*, mais ce mot de
 1761. *mortels* rime avec *éternels* et cela fait une faute, parce
 que l'hémistiche ne doit pas rimer avec la fin du vers.
 Celui de *bigots* et de *dévots* est ignoble. Enfin j'ai
 mis le vers de cette manière :

Allez, mortels craintifs, que les feux éternels, etc.

J'aurais bien attendu la correction de V. M. : mais
 elle ne pouvait arriver à temps, et il m'aurait fallu
 suspendre l'édition. Si vous n'en êtes pas content,
 vous pouvez m'en envoyer une autre, je ferai faire
 un carton, c'est l'affaire d'une demi-heure ; mais je
 supplie V. M. d'ôter ce mot de *chrétiens*. Vous avez
 la probité, le courage, les lumières de Julien ; mais
 lorsqu'il traitait les chrétiens de *lâches*, les trois quarts
 de l'Empire étaient encore païens, et il n'y a pas
 aujourd'hui un seul homme depuis Lisbonne jusqu'à
 Archangel, qui ne se dise chrétien. Si moi, qui ai
 l'honneur d'être le grand vicaire de la secte de V. M.,
 je trouve ce mot trop dur, jugez quel effet il doit
 produire sur l'esprit d'un catholique et d'un zélé
 protestant. Je viens à votre ode sur les Germains.
 Foi d'épicurien, foi de philosophe, enfin foi d'homme
 qui hait le mensonge, je n'ai jamais rien lu qui m'ait
 plu davantage. Vous avez fait des choses charmantes,
 des choses remplies de force et d'énergie, mais vous
 n'avez jamais rien écrit de mieux à mon sentiment.
 J'ai relu votre ouvrage cinq fois, et cinq fois je l'ai
 trouvé admirable. Tous les défauts que je croirais
 pouvoir y apercevoir, sont dans une seule strophe
 qui commence par ce vers.

Ha ! si le sang coulait comme au temps de vos pères, etc.

ce

ce vers est très-beau, et les trois qui le suivent le font aussi, mais le cinquième fait un sens louche : 1761.

De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis, etc.

Il faut rapporter ce vers au premier, *Ha! si le sang coulait* et la construction le fait rapporter naturellement au vers qui le précède;

De votre liberté, de vos droits, de vos princes,

De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis, etc.

Les quatre derniers vers de cette même strophe me paraissent aussi faibles, et ne terminent point le sens des premiers vers. Pour la justesse du discours, après un *si* il faut conclure par un *mais*. *Ha! si le sang coulait comme au temps de vos pères, etc. mais il n'est répandu que pour vos tyrans*. On peut bien éviter le *mais*, il faut cependant qu'il soit toujours sous-entendu. Il y a encore un vers dans cette même strophe : *Si vos puissans armemens...* Ces mots *puissans* et *armemens* riment ensemble et font un son disgracieux. Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus sévère a pu me fournir. Le reste de votre ode est admirable et à l'abri de toute censure, et j'ose même dire de toute mauvaise chicane. Tout y est sublime et cependant de la plus grande clarté; tout y est hardi, mais correct, et la vivacité des pensées ne porte aucun préjudice à la justesse des expressions. J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E C I.

D U R O I.

Sans date.

— ^{1761.} L E vers de l'épître au maréchal Keith peut être corrigé ainsi; alors il n'y a qu'un mot de changé

„ Allez, lâches humains, que les feux éternels ” etc.

Voici la strophe que vous réprouvez, telle que je l'ai corrigée.

Ah ! Si ce sang coulait comme au temps de vos pères
 Pour abaïsser l'orgueil de ces rois sanguinaires,
 De ces usurpateurs dont le fer s'est soumis
 De vos vastes Etats les plus riches provinces,
 Rivaux toujours jaloux, éternels ennemis
 De votre liberté, de vos droits, de vos princes;
 Mais vos cruels armemens
 Souillent vos bras parricides,
 Guidés par les Euménides,
 Du meurtre de vos parens.

Voilà, mon cher Marquis, tout ce que j'ai pu faire pour votre service. A présent le démon de la guerre chasse celui de la poésie, et le nombre de mesures et d'arrangemens à prendre absorbe presque tout mon temps. Je vous rends grâces des soins que vous prenez pour cette édition qui fait tant crier: j'espère que la nouvelle adoucira tant soit peu les esprits; sinon je m'en console; et je ne m'en pendrai pas de désespoir. Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

L E T T R E C I I.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, ce 4 avril.

S I R E ,

J E ne dirai point à V. M. combien la nouvelle de la levée du siège de Cassel m'a chagriné : elle jugera bien par elle-même de la peine que j'ai dû ressentir ; mais j'ai vu dans cette guerre tant d'événemens fâcheux heureusement réparés , que je me flatte que celui-ci aura le même sort. M. Gottskowsky est revenu de chez les Russes , où il a essuyé des peines et des risques considérables ; il a pensé être arrêté pour ôtage , et c'est un des moindres désagrémens qu'il ait eus , ayant pensé périr plusieurs fois ; c'est véritablement un brave et bon citoyen. Il a fini l'affaire de la contribution sur laquelle je dois faire ressouvenir de ce que j'écrivis il y a six mois à V. M. Si la contribution se lève comme celle qu'on a payée à Haddick , plus de dix mille ames quitteront Berlin , qui aimeront mieux aller chercher fortune que de payer une somme équivalente à celle qu'ils peuvent gagner dans deux ans. Je crains qu'aucun homme en place ne vous représente cette vérité , et le zèle que j'ai pour V. M. ne me permet pas de la lui dissimuler. Je la supplie de me pardonner la liberté que je prends ; mais c'est que je vois ici le train que prennent les choses et combien de gens ont pris des arrangemens pour quitter ; ainsi je dois ne lui rien déguiser. Il y a un moyen pour payer la contribution , sans qu'elle soit à charge , ni à

— vous, ni à votre capitale ; et le projet que les
 1761. négocians, qui ont avancé de grandes sommes, ont
 formé, me paraît très-bon et très-facile. Enfin, Sire,
 vous en jugerez cent fois mieux que moi, et vous
 faites toujours les choses pour le mieux. Le ciel vous
 conserve à vos sujets et à vos fidèles serviteurs, et
 tout ira bien ! J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CIII.

D U M A R Q U I S D' A R G E N S.

Berlin, 17 avril.

SIRE,

Nous ne manquerons pas de faire mettre l'errata ;
 mais la plupart des fautes avaient été déjà corrigées
 par des cartons, et vous ne trouverez sur-tout plus
 celle de *pieds* pour *genoux*. Que voulez-vous que fasse
 un pauvre correcteur avec ces misérables imprimeurs ?
 il corrige trois épreuves, il les rend correctes, et
 un compositeur qui tire la dernière épreuve brouille,
 renverse les lettres ; cela est désespérant. Un garçon
 d'imprimerie s'avisa de son autorité de corriger le
 mot *genoux* et de mettre celui de *pieds*, disant à ses
 camarades qu'il entendait le français, et qu'il savait
 bien ce qu'il faisait. Pour empêcher de pareilles
 choses, il faudrait qu'il fût permis à un correcteur de
 punir ces misérables. On a commencé une seconde
 édition, la première ayant été achetée, avant d'être
 achevée, par ceux qui avaient arrêté d'avance des
 exemplaires : il y a déjà plus de la moitié de cette

seconde édition de faite, et aucune des fautes de la première ne s'y trouvera. 1761.

J'ai fait chercher, Sire, depuis quatre jours les lettres de votre Chinois chez tous les libraires, et aucun ne les avait; ils ne les connaissaient pas même; enfin hier un de mes amis m'en envoya un exemplaire comme une nouveauté, il faut apparemment qu'il soit parvenu aux libraires depuis que j'avais envoyé chez eux. Si vous voulez, Sire, me céder ces six lettres chinoises, je les troque contre six volumes des lettres juives. Vous avez parfaitement atteint le but que vous vous êtes proposé, d'accabler non-seulement de ridicule, mais encore de honte le pape et la cour de Rome. Rien de superflu dans votre ouvrage, mais rien d'oublié de tout ce qui pouvait le rendre utile. La plaisanterie, si j'ose me servir d'une expression des médecins, n'est que le véhicule qui sert à faire avaler aux lecteurs catholiques les choses fortes dont votre ouvrage est rempli, et qui dépouillées des grâces d'une spirituelle badinerie, auraient déplu à plusieurs de vos lecteurs. Votre lettre sur l'élection des papes est charmante. Celle sur les prêtres faisant descendre chacun un Dieu et le mangeant ensuite, ne l'est pas moins; mais la cérémonie de l'épée bénite est admirable. Qui vous a donc instruit de toutes ces cérémonies ridicules? Si je ne savais que le baron de Pœllnitz est à Magdebourg, je croirais qu'il vous a dévoilé tous les secrets de cette sainte mère église dans laquelle il est entré pour la troisième fois. La seule chose que je trouve à redire à votre ouvrage, c'est la façon dont il est imprimé. Vous vous plaignez des fautes de l'édition des

1761.

Poëſes diverſes, et que devez-vous avoir dit, lorsque vous avez vu les lettres de votre mandarin ? Vous ne devez point avoir la tendreſſe d'un père, ſi vos entrailles n'ont pas été émues de voir votre fils auſſi cruellement déchiré. On va faire à Berlin une nouvelle édition de cet ouvrage ; mais elle ſera bien plus correcte, ſur-tout pour la ponctuation.

Malgré tout ce que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, je ſuis toujours prêt à parier que les Français feront la paix vers la fin de Juin, et voici, Sire, ſur quoi je me fonde. Il y a deux partis en France, l'un pour la paix, l'autre pour la guerre. Au moindre accident fâcheux qui arrivera, le parti de la paix va jeter les hauts cris ; le peuple, les parlemens, les négocians, tout ſe réunira pour élever la voix, et le parti pour la guerre ſera culbuté entièrement, ou du moins obligé de fléchir ; ſur-tout dans un gouvernement faible, où l'on ſouffre que le parlement de Toulouſe ait rendu un arrêt qui condamne à la mort quiconque oſera lever des impôts qui n'ont point été approuvés par le parlement. V. M. dira peut-être que mon ſentiment n'eſt fondé que ſur l'eſpérance que les Français eſſuieront un échec ; mais cette eſpérance eſt chez moi une certitude. Je m'en rapporte au Prince Ferdinand, à M. Pitt et aux flottes anglaiſes. Enfin, Sire, je fais des prophéties dont l'accompliſſement n'eſt pas fort éloigné, et je conſens que V. M. diſe que je ſuis incapable d'exalter mon ame et de pouvoir être jamais mis dans le nombre, non-ſeulement des petits prophètes, mais même dans celui des ſefeurs d'almanacs, ſi je n'annonce pas la vérité. J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E C I V .

D U R O I .

Sans date.

J'AIMERAIS mieux vous parler de paix, mon cher Marquis, que de nos préparatifs de campagne, ^{1761.} cependant pour ne vous point abuser, je vous apprécie les choses à leur juste valeur. Trop d'indices et trop d'anecdotes me persuadent que la Reine de Hongrie ne veut point la paix. On vient de rompre de nouveau le cartel, malgré les engagemens solennels qu'on avait pris avec nous pour l'exécuter. Un trait aussi fort que celui-là, un manque de foi aussi évident, marque bien que la Reine de Hongrie, résolue à tenter le hasard de cette campagne, juge qu'il est de son intérêt de me priver de mes troupes prisonnières le plus long-temps qu'elle pourra. Ce n'est pas sur ce trait seul que je porte mon jugement; il en est bien d'autres qui s'accordent à me découvrir ce mystère d'iniquité. Laissez donc au peuple la flatteuse espérance d'une prompte paix, et sans vous y laisser entraîner, ne le détrompez pas. Je m'attends à peu-près aux mêmes événemens qui nous arrivèrent l'année passée, sans savoir si nous aurons le même bonheur. Un instant fatal peut renverser l'édifice que nous avons soutenu jusqu'ici tant bien que mal par des travaux immenses. Il en arrivera ce qu'il plaira au Ciel. J'entre dans cette campagne comme un homme se précipite dans les flots, la tête la première. Vouloir tout prévoir, c'est le moyen de devenir hypocondre; ne

— 1761. — penser à rien, c'est se mettre par sa faute dans le cas d'être pris au dépourvu. Je me dis à moi-même que tout le mal que l'on craint et tout le bien que l'on espère, n'arrivent jamais au pied de la lettre; il faut beaucoup rabattre de l'un et de l'autre. D'ailleurs, avec le nombre d'ennemis que j'ai, il ne me reste qu'à faire la guerre à l'œil, à agir du jour à la journée. En voilà assez pour la politique militaire.

Je passe à présent au sujet de votre lettre, où vous me parlez de la tragédie nouvelle de Voltaire. Je l'ai encore lue; il y a des situations attendrissantes dont il a tiré parti; mais je ne me déclarerai certainement pas partisan de ses vers croisés; je ne fais quel effet ils produisent à la déclamation; à la lecture ils me semblent profanes, et dans quelques endroits, du style d'opéra. Cette pièce n'est pas bonne en général. L'exposition est embrouillée, beaucoup de raisonnemens inutiles, des caractères mal développés et mal annoncés, peu de vers sententieux dignes d'être retenus, et dans plus d'un endroit un manque de vraisemblance qui choque et révolte le lecteur. Je crois que si Voltaire vit encore quelque temps, il mettra toute son histoire universelle en madrigaux ou en épigrammes. Il y a, il est vrai, du radotage dans la pièce, mais convenez que c'est le radotage d'un grand homme; il faut être juste et rendre à son talent l'hommage qui lui est dû. J'ai vu une critique qu'un quidam fait de son histoire universelle. Je crois que l'auteur est janséniste; il appuie beaucoup sur la religion, et sur des opinions indifférentes que Voltaire a soutenues. Ce morceau serait passable d'ailleurs, si l'auteur n'y

distillait pas le fiel et l'amertume, et s'il avait ménagé quelques expressions trop dures.

1761.

En vérité, mon cher Marquis, j'ai honte de la lettre que je vous écris. Moi qui dois penser à me battre et à faire ma campagne, je vous fais l'analyse des nouveaux ouvrages qui paraissent. Cela me fait souvenir d'un mot qu'une dame d'atour d'Anne d'Autriche dit à Louis XIII, qui enfilait des perles: *Sire, vous savez tous les métiers, hors le vôtre.* Passez-moi ce petit trait d'érudition et l'ennui de ma longue lettre en faveur de l'amitié et de l'estime que je vous conserverai toujours. Adieu.

L E T T R E C V.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 23 avril.

S I R E,

LA dernière lettre de V. M. a soulagé la tristesse que m'avaient causée les deux avant dernières, celle où V. M. me parlait de l'expédition de la Hesse et celle où elle m'apprenait la rupture de l'échange. Quant à l'affaire de la Hesse, je la regarde aujourd'hui, malgré le peu de réussite qu'elle a eu, comme très-utile, parce que je ne doute pas que la perte des magasins, l'argent qu'il faut pour en former de nouveaux dans un pays entièrement ruiné et dévasté, ne soit une des raisons qui ont fait offrir la suspension d'armes aux Français, dans un temps où ils paraissent avoir une si grande supériorité par leur nombre sur le Prince Ferdinand.

Quant à la rupture de l'échange des prisonniers, 1761. je dirai naturellement à V. M. que je m'y suis toujours attendu. L'histoire des trois derniers siècles m'a appris à connaître la maison d'Autriche. La base de son système est établie sur une fausseté dont elle a toujours fait usage, même dans les occasions où elle n'avait pas besoin d'y avoir recours. Je suis très-convaincu que l'on s'était flatté à Vienne que vous recruteriez vos armées avec moins d'ardeur, si vous comptiez sur l'échange; mais V. M. n'a pas été la dupe de ces mauvaises finesses, et je suis plus qu'assuré que les Autrichiens perdent autant qu'elle à la rupture de l'échange.

Voilà, Sire, tout le côté de Halberstadt, de Magdebourg, de la nouvelle Marche tranquille, et qui n'aura rien à craindre pendant que vous ferez occupé contre les ennemis qui vous restent. L'inaction des Français est une chose excellente, par elle-même aujourd'hui, et dans la suite par les effets qu'elle produira inmanquablement. Après le pas que font les Français d'offrir la paix aux Anglais, ils ne s'arrêteront pas dans leurs projets pour faire plaisir aux Autrichiens, qui doivent être au désespoir du commencement de la négociation avec les Anglais. Voilà la fin de la ligue de Cambray; et j'ai toujours bien cru que cette guerre n'en aurait point d'autre.

Je conçois par la façon dont V. M. me fait la grâce de me parler, qu'elle va incessamment ouvrir la campagne, et se couvrir de gloire, jusqu'à ce que ses ennemis soient réduits au point d'être plus raisonnables. Pendant, Sire, que vous ferez des

marches et des contre-marches, que vous gagnerez des batailles, je traduirai Plutarque le mieux qu'il me sera possible, pour vous l'offrir dans un français qui vous paraisse plus supportable que celui d'Amiot. Je prendrai la liberté de me servir de votre copiste; je le logerai chez moi, où il fera, pour me servir du vers de Regnard, *alimenté, rasé, désaltéré, porté*. Je compte passer cet été dans une maison de campagne à cinq milles de Berlin et y travailler dans la plus grande tranquillité. Mon hôte s'est aussi avisé de vendre à Berlin la maison que j'habite, et puisqu'il faut que je déloge, je ferai transporter tout de suite mes meubles à Potsdam; et quant à moi, j'ai accepté l'offre qu'on m'a faite de me donner une maison de campagne entre Potsdam et Barnewitz, où je pourrai me promener et respirer un bon air. V. M. ne doit pas être inquiète sur les lettres que j'aurai l'honneur de lui écrire. Voici, jusques à ce que j'aye le bonheur de la revoir, la dernière où je lui parlerai d'autre chose que de littérature. Lorsque je partirai pour la campagne dans douze ou quinze jours, j'aurai l'honneur de le faire savoir à V. M. Elle pourra toujours m'adresser ses lettres à Berlin, le maître des postes me les enverra à Barnewitz, dont je ne serai éloigné que d'un quart de mille.

J'ai l'honneur, etc.

L E T T R E C V I.
D U M A R Q U I S D' A R G E N S.

Berlin, 16 mai.

S I R E ,

1761. J'APPRENDS par toutes les nouvelles publiques, que V. M. est arrivée heureusement en Silésie, et qu'à son approche ses ennemis se sont retirés vers la Bohême. Je ne doute pas que vous ne fassiez une campagne heureuse et digne d'un héros tel que vous, dont la fortune rougirait de ne pas couronner à la fin la constance et la valeur.

Les gazettes avaient dit que Voltaire avait obtenu la liberté de retourner à Paris, mais cela ne s'est point confirmé. Si cette nouvelle avait été vraie, ce rappel aurait été occasionné par un bien mauvais livre. J'aimerais mieux être exilé jusques à la fin de ma vie, que d'avoir seulement l'idée d'en faire un pareil.

Je travaille à la traduction de Plutarque, et j'espère que j'en aurai fait une bonne partie avant le commencement de l'année prochaine. Je vous ai toujours présent devant les yeux, et je me dis sans cesse à moi-même en travaillant : *prends garde à toi ; et songe à ce que dira le Roi.*

Je pars demain pour la campagne. V. M. me fera toujours la grâce d'adresser à Berlin les lettres dont elle voudra m'honorer, et M. Jordan, maître des postes, me les fera remettre exactement.

J'espère que V. M. jouit d'une bonne santé.

L'exercice et l'occupation dissiperont les humeurs causées par la vie sédentaire de cet hiver. Je suis bien résolu de suivre le conseil que me donne V. M. à ce sujet ; car je m'aperçois que j'ai plus ou moins de mal à l'estomac , selon le plus ou le moins d'exercice que je fais. N'allez pourtant pas me proposer une compagnie dans un bataillon franc , à moins que vous ne fassiez un concordat avec vos ennemis , par lequel on ne se battra qu'à onze heures du matin.

J'ai l'honneur , etc.

L E T T R E C V I I .

D U R O I .

Sans date.

JE vous vois avec plaisir à la campagne , mon cher Marquis ; si vous y prenez quelque exercice , cela contribuera à votre santé et vous y ferez plus tranquille qu'à Berlin. Je vous rends grâces de ce que vous n'oubliez pas la version de Plutarque dont je vous avais prié de vous charger ; c'est un service important que vous rendez à la république des lettres et à tous les amateurs de l'antiquité. Veuille le Ciel que la paix précède la fin de votre traduction ! Je crains bien qu'il n'en soit autrement. Je suis aussi incrédule sur les sentimens pacifiques de certaines puissances que vous l'êtes sur la sainte ampoule. Je prévois qu'il y aura encore des flots de sang répandus , et que la Fortune à laquelle toutes les puissances remettent

leur fort, en décidera souverainement. Chantez-lui
1761. quelque antienne, mon cher Marquis, dites-lui un
bout de votre bréviaire, et tâchez, s'il se peut, de
nous la rendre favorable; je lui promets une image
d'or, à l'imitation de la petite statue que les empereurs
romains conservaient précieusement dans la chapelle
de leurs lares. Adieu, mon cher Marquis, ne m'ou-
blier pas et soyez persuadé de l'estime que j'ai
pour vous.

L E T T R E C V I I I .

D U M A R Q U I S D' A R G E N S .

Potsdam, 6 juin.

S I R E ,

J'AI eu l'honneur de recevoir une de vos lettres
à Havelberg et le lendemain une autre à Rathenow,
et c'est de Potsdam que je réponds à V. M. Mes
crampes d'estomac sont devenues si fréquentes, que
les médecins m'ont conseillé de faire pendant dix
ou douze jours un voyage pour me secouer, et de
prendre ensuite les eaux pendant une quinzaine de
jours. J'ai donc été à Fehrbellin, de là à Kyritz,
de Kyritz à Havelberg, de Havelberg à Rathenow,
de Rathenow à Barnewitz et de Barnewitz je suis
revenu à Potsdam. Ces dix jours de voyage m'ont
soulagé, et je serais obligé à V. M., si elle ne trou-
vait point mauvais que je prisse pendant quinze
jours, c'est à dire jusqu'au 22 de juin, des eaux à
Sans-Souci, après quoi je retournerai à Berlin, ou

bien selon les événemens, je resterai à Potsdam, jusqu'à ce que je puisse avoir le bonheur de revoir V. M. Je ne puis croire que ce temps heureux soit encore bien éloigné. Voilà M. de Bussi à Londres et milord Stanley à Paris. Je pense que ces négociateurs iront plus vite que ceux du congrès d'Augsbourg. Toutes les gazettes ne parlent que de votre traité avec les Turcs, elles ajoutent même que vous aviez reçu dans votre camp un envoyé de la Porte ottomane. Ce qui me fait douter de cette nouvelle, c'est que V. M. ne me dit pas un mot de cet ambassadeur musulman, quoique j'aie l'honneur d'être grand partisan de saint Mahomet, et que j'aie visité avec une dévotion exemplaire les sept mosquées impériales de Constantinople. Si les serviteurs du prophète peuvent nous être utiles, je consens de faire le voyage de la Mecque et de Médine; mais si les princes chrétiens voulaient être raisonnables, j'aimerais encore mieux la paix que l'avantage de voir le tombeau de l'envoyé de Dieu et de rapporter un morceau du tapis qui couvre le chameau qui toutes les années porte un alcoran à la Mecque.

Pondichéri doit être pris depuis la dernière bataille que les Français ont perdue sous les murs de cette ville. Belle-Isle est aux abois, la ville est prise, il ne reste plus que la citadelle qui ne peut être secourue. Tout cela doit avancer les négociations à Londres et à Paris. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CIX.

DU ROI.

Kunzendorf, 7 juin.

1761.

Nous voici encore, mon cher Marquis, dans la même situation qu'à notre arrivée. Ce profond calme pourra devenir le précurseur d'une tempête violente; la fin de ce mois paraît l'annoncer. Je suis préparé à tout, à la bonne comme à la mauvaise fortune. Chantez un petit hymne à cette Fortune dont nous avons besoin d'être protégés. La reine de Hongrie est acharnée à la guerre, j'ai servi cinq ans de plastron aux traits de la cour de Vienne et à la barbarie de ses troupes et de ses alliés. Il est dur de souffrir toujours, et je sens que la vengeance peut être un plaisir divin, comme le disent les Italiens; il ne s'agit que d'en saisir le moment. Ma philosophie reçoit de si rudes assauts, qu'il y a des momens où elle s'échappe. On canoniserait quiconque, après avoir été outragé comme je le suis, aurait assez d'empire sur lui-même pour pardonner à ses ennemis sans dissimulation. Pour moi, qui cède ma place à qui la voudra dans la légende, je vous confesse que ma faible vertu ne saurait atteindre à cet état de perfection, et que je mourrais content, si je pouvais me venger en partie du mal que j'ai souffert. Il en fera ce qu'il plaira à mon bon ange; au hasard, ou à la fortune; je suis, en attendant ce que le sort ordonnera, tranquille et solitaire; je réfléchis (puisque'il le faut) sur l'avenir, je lis et je m'occupe en silence.

Il y a ici des prophètes dont l'un veut la paix, l'autre des batailles; le troisième nous renvoie pour la paix à l'an 1763. Il faut bien que l'un ou l'autre ait raison; après l'événement on criera au miracle. Ces prophètes sont comme les calendriers où les astrologues annoncent de la pluie, du soleil, du vent, du beau temps, le chaud et le froid, pour contenter la superstition du peuple. Je ne fais si vos Français feront la paix ou s'ils continueront la guerre; je suis comme un docteur, je ne fais rien, sinon que je souhaiterais fort de me revoir avec vous dans notre petite retraite, loin des crimes, des cabales, des sottises héroïques des fots, et du tumulte d'une vie trop agitée, qu'on trouve dans ma place et dans la cohue du grand monde. Adieu, mon cher Marquis, n'oubliez pas ceux qui combattent pour vous et soyez persuadé de ma parfaite amitié.

L E T T R E C X.

D U R O I.

Sans date.

JE vous tiens parole, mon cher Marquis, je vous communique toute chaude la bonne nouvelle que je viens de recevoir. Notre ami le Kan est en marche pour Jassy, à la tête de cent mille Tartares; il m'envoie un secours de vingt-six mille hommes; les Turcs sont en pleine marche pour Andrinople. J'ai été assez heureux pour concilier leurs intérêts avec ceux des Russes, et pour armer ces deux puissances contre la maison d'Autriche. L'ouvrage n'était

1761.

pas facile, et il a fallu concilier, comme on a pu, des intérêts si différens pour les amener à ce point de réunion où les voilà; c'est un paroli au même à ce que Kaunitz m'a fait, et si la Providence y consent, je pourrai rendre à mes ennemis tout le mal qu'ils m'ont fait et m'ont voulu faire. Ne vous étonnez donc plus de mon inaction, et foyez sûr que dès que ma machine sera montée, j'agirai plus en un mois que je n'ai pu dans une année les campagnes précédentes. C'est un grand événement et qui doit laisser à la postérité, au moins pour un demi-siècle, des vestiges de cette guerre obstinée et cruelle. Réjouissez-vous, mon cher; désormais vous ne pouvez avoir que de bonnes nouvelles de nos armées; Juillet et Août feront les mois de nos plus grands progrès; tous les pas que nous ferons nous achemineront à la paix, et à la félicité de notre pauvre nation. Je commence à me flatter que je trouverai du baume pour nos plaies, ou de l'onguent pour la brûlure, comme vous voudrez. Adieu, mon cher Marquis; on n'est pas en état de mander souvent des nouvelles de cette importance; je vous les donne avec plaisir, persuadé comme je le suis de la part que vous prenez à ce qui me regarde et à la prospérité du pays que je gouverne. Je vous embrasse, et je me flatte sérieusement de vous revoir à Sans-Souci. Adieu.

LETTRE CXI.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, 20 juin.

SIRE,

Je remercie infiniment V. M. de ce qu'elle a la bonté de permettre que je prenne les eaux pendant une quinzaine de jours à Sans-Souci; mais comment a-t-elle pu croire que cet endroit me ferait plus penser à elle qu'un autre? Par-tout où je suis, Sire, vous êtes toujours présent à ma mémoire, et vos bienfaits qui me suivent par-tout, ma reconnaissance qui les égale, ne cessent de me rappeler sans cesse tout ce que je vous dois. 1761.

Je compte d'être le premier de Juillet à Berlin, et d'y apprendre tous les jours quelque bonne nouvelle. Je ne doute pas que la Fortune ne se déclare à la fin entièrement pour vous: vos lumières et votre fermeté la détermineront pour la bonne cause.

J'ai appris, Sire, avec une joie inexprimable la signature et la conclusion de votre traité avec les bons et braves musulmans; mais si ces dignes enfans du grand prophète veulent agir sérieusement, je ne vois plus de doute dans la supériorité que vous aurez sur vos ennemis, et sur-tout si la paix se fait entre les Français et les Anglais. Apparemment ces derniers ne se démentiront pas pour la première fois de leur vie et ne feront pas une paix honteuse et nuisible à leurs alliés. Car les Anglais des deux dernières guerres ne sont pas ceux du règne de la

1761. — reine Anne, et ils se font piqués, à ce qu'il me paraît, depuis vingt ans, de réparer le blâme de leur promptte séparation avant l'affaire de Denain. Quant aux Turcs, Sire, il faut que j'avoue à V. M. que je ne puis concilier ce qu'elle me dit de son traité et de la continuation de la guerre; car ou ils agiront, ou ils n'agiront pas: s'ils agissent, quelle supériorité n'acquerrez-vous pas? et s'il n'agissent pas, je ne vois pas les avantages de votre traité pour le temps présent, et c'est pourtant le grand article que ce temps présent.

Enfin au milieu de ce nuage obscur de politique qu'il n'est pas permis à mes faibles yeux de percer, je fais sans cesse des vœux pour vous revoir tranquille, heureux et jouissant d'une paix stable et honorable. Que ne pouvez-vous vous débarrasser de tant de soins, venir vivre tranquillement au sein des arts et des lettres à Sans-Souci! Cette charmante demeure devient toujours plus agréable et plus magnifique. Je vais deux fois par jour admirer le plus beau morceau d'architecture après saint Pierre de Rome; l'œil est toujours frappé d'un nouveau plaisir en considérant ce superbe édifice. La colonnade est aussi près d'être achevée; elle aurait surpris les anciens Romains, si elle avait été placée dans les jardins d'Auguste. Puisse la paix, Sire, vous procurer bientôt le plaisir de voir toutes ces beautés!

J'ai l'honneur d'être, etc.

L E T T R E C X I I.

D U R O I.

2 de juillet.

J'AI achevé de lire votre Gassendi, mon cher Marquis, et je vous rends compte de l'impression qu'il a faite sur moi. Je trouve sa partie physique, en tant qu'elle regarde la formation des corps, les unités dont la matière est composée, en tant qu'il éclaire le système d'Epicure, je la trouve très-bonne: j'avoue qu'on peut lui faire bien des difficultés sur ses atomes crochus, ronds, pointus, etc. cependant s'il y a des corps primordiaux, comme on n'en saurait douter, il faut bien que leur genre et leur espèce diffère, pour que leur diverse composition ou arrangement puisse donner l'être aux quatre élémens, et aux productions infinies de la nature; il faut encore que ces élémens de la matière soient impénétrables, durs et à l'abri de toutes les atteintes de la destruction, comme Epicure et Gassendi le soutiennent. Ainsi voilà sûrement des vérités qu'ils ont pénétrées, malgré le voile presque impénétrable qui les cache à notre curiosité. Je trouve des choses fort instructives dans son traité de physique sur les hommes, les plantes, les animaux et les pierres, sur la génération et sur la corruption des êtres animés. Epicure et lui ont été obligés d'admettre le vide, pour que le mouvement fût possible. Il parle encore de l'attraction, de la lumière, comme s'il avait deviné les vérités que les calculs étonnans de Newton ont démontrées. Je

1761.

1761. vous avoue que je ne suis pas aussi content de son astronomie que du reste; quoiqu'il ne s'en explique pas, il paraît pencher pour le système de Ptolomée et n'oser recevoir celui de Copernic qu'avec la dispense du pape. Sa morale est sans contredit la partie la plus faible de son ouvrage; je n'y ai trouvé de bon que ce qui regarde la prudence de ceux qui gouvernent des Etats: le reste de l'ouvrage sent trop son recteur qui divise, subdivise, définit des mots, et emploie beaucoup de paroles pour dire peu de chose. L'article de la liberté est le plus faible de tous; il semble qu'il se soit hâté dans ce septième volume de finir son ouvrage. Il se peut que Bernier son traducteur et son abrégiateur ne l'ait pas bien servi. C'est donc à vous, qui pouvez puiser à la source, à m'apprendre si ces fautes que je lui reproche appartiennent au philosophe ou au voyageur. Voilà, mon cher Marquis, une grande lecture d'achèvee. Je me suis pressé de finir, de crainte que ce Laudon, qui n'est assurément pas philosophe, n'interrompît grossièrement mes études. J'ai choisi à présent des lectures que je puis abandonner sans regret.

A propos de ces lectures, on dit que Voltaire a fait un second tome à *Candide*. Je vous prie de charger le petit Beaufobre de me l'envoyer. J'ai reçu aujourd'hui des melons de Sans-Souci et je me suis écrié en les voyant; ô trop heureux melons! vous avez joui de la vue du Marquis qui m'est interdite. Comment prend-il ses eaux? lui font-elles du bien? est-il gai? se promène-t-il? prend-il de l'exercice? A cela le melon ne m'a pas répondu un mot. Pour

le punir de son silence, je l'ai mangé à votre santé. —
Après Juillet, Août, Septembre et Octobre j'espère 1761.
de vous écrire, non sur le sujet de la philosophie
spéculative, mais sur la pratique. Adieu, mon cher
Marquis. Calfoutez bien votre corps, pour qu'il
parvienne à la durée des atomes de Gassendi, et qu'il
soit à l'abri des maladies, des infirmités et des secousses
qui menacent notre fragile machine. Philoso-
phez tranquillement; prouvez souvent à Babet que
votre vigueur n'admet point de vide dans la nature
et foyez persuadé de mon amitié.

Grand scrutateur de la nature,
Malgré son style et son latin,
Gassendi demeure incertain
Entre Monsieur Moÿse et son maître Epicure.
D'un système boiteux je suis le serviteur;
Sans vérité point de science.
Si d'un pas assuré, ferme et plein de vigueur,
Il se guide par l'évidence;
L'autre pas chancelant et vacillant de peur
S'appuie insensément, par excès de prudence;
Sur les béquilles de l'erreur.

LETTRE CXIII.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 4 Juillet.

SIRE,

— A la fin le voilà pris ce Pondichéri, attaqué,
1761. bloqué depuis plus de deux ans, et l'on en a reçu la
nouvelle à Paris dans le même temps que celle de
la victoire du prince Ferdinand. On assure que la
flotte anglaise est partie pour une nouvelle expé-
dition. Si tout cela n'accélère pas les négociations
de M. de Buffy à Londres, il faut regarder toutes
les règles de la prudence et du bon sens comme
entièrement abandonnées par le ministère français.
Que les théologiens viennent après cela nous faire
des contes des soins que prend la providence pour
placer à la tête des Etats des gens éclairés. Quand
j'examine la conduite des Français, j'ai toujours
envie de faire un ouvrage intitulé : *du mépris de
Dieu pour la créature*. Quelle désolation ne doit-il
pas y avoir à Paris, où tant de gens sont totale-
ment ruinés par la perte de Pondichéri, et cela par
le caprice de quelques particuliers, qui s'étaient per-
suadés d'avoir trouvé le plus beau et le plus subli-
me système politique ? Que dirait Louis XIV, s'il
revenait dans ce monde, qu'il vît la France beau-
coup plus accablée d'impôts qu'elle ne l'était dans
les dernières années de la malheureuse guerre pour
la succession à la couronne d'Espagne ? qu'il apprit
que toutes les Indes occidentales et orientales sont

perdues, que toutes les colonies françaises sur les côtes de l'Afrique sont encore entre les mains des Anglais, que plus de cent-cinquante mille hommes sont périés en Allemagne ou par le fer ou par les maladies, et que tout cela est arrivé pour rendre plus puissante la maison d'Autriche? Quel que fût l'étonnement de Louis, il augmenterait encore bien plus, quand il apprendrait que tous ces événemens ont été causés par les conseils d'une petite caillette de la rue saint Denys, et sous la direction d'un mauvais poëte sorti du séminaire de saint Sulpice.

Les nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, m'ont causé un plaisir infini. Je vois qu'elle jouit d'une parfaite santé, et quant aux suites de la guerre, je n'en ferai jamais inquiet, dès que je saurai que vous pouvez agir à la tête de vos armées. Je suis très-persuadé que vos ennemis seront à la fin forcés de vous accorder une paix bonne et honorable, et que tous leurs vains efforts n'auront servi qu'à donner un nouvel éclat à votre gloire et à immortaliser votre constance et votre fermeté.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE CXIV.

D U R O I.

Au camp de Pulzen, 9 juillet.

VOTRE lettre, mon cher Marquis, me fournirait matière à un gros commentaire philosophique. Il faudrait donc examiner l'étendue de la raison humaine,

1761. les nuages qui l'obscurcissent et les illusions qui lui font erreur. J'aurais à citer quantité d'exemples que l'histoire fournit des faux raisonnemens et de la mauvaise dialectique de ceux qui gouvernent les états, et on trouverait, si l'on y prenait bien garde, que la façon différente d'envisager les objets, les préjugés, les passions, quelquefois un excès de raffinement, pervertissent ce bon sens naturel qui semble le partage de tous les hommes, au point que les uns rejettent avec mépris ce que les autres désirent avec chaleur. Vous n'avez qu'à donner de l'étendue à ces réflexions, et les appliquer à ce que vous m'écrivez, pour deviner tout ce que je pourrais vous dire sur ce sujet.

Je suis fâché que vous n'ayez pas continué à prendre tranquillement vos eaux à Sans-Souci. Quoique votre inquiétude soit une marque de la part que vous prenez à ma situation, je crains qu'elle ne vous fasse tort, sans que cette inquiétude change en rien la suite des événemens de cette campagne, que le docteur Panglos vous dira nécessaires dans le meilleur des mondes possibles. Nous touchons au moment où le nœud de la pièce va se débrouiller et où tout entrera en action. Souvenez-vous des vers de Lucrèce, ce poète philosophe :

Heureux qui retiré dans le temple du sage,

Voit tranquille à ses pieds la tempête et l'orage, etc.

Vous savez le reste. C'est l'affaire de cent dix jours jusqu'au mois de Novembre: il faut les passer avec fermeté et avec une héroïque indifférence. Relisez Epictète et les réflexions de Marc-Antoine; ce sont des toniques pour les fibres relâchées de l'âme.

J'ai pris ici toutes les mesures que j'ai jugées propres pour me bien défendre. M. Kaunitz se prépare à me livrer des assauts redoublés. Je vois sans frayeur tout ce qui se prépare, bien résolu de périr ou de sauver ma patrie. Si nous ne sommes pas maîtres des événemens, du moins soyons-le de notre ame, et ne déshonorons pas la dignité de notre espèce par un lâche attachement à ce monde, qu'il faut pourtant quitter un jour. Vous me trouverez un peu stoïque, Marquis; mais il faut avoir dans son arsenal des armes de toute trempe, pour s'en servir selon l'occasion. Si j'étais avec vous à Sans-Souci, je me livrerais aux agrémens de votre conversation; ma philosophie serait plus douce et mes réflexions moins noires. Dans la tempête il faut que le pilote et les matelots travaillent; il leur est permis de rire et de se reposer, quand ils sont dans le port.

Je vous ai écrit ce que je pense de votre compatriote Gassendi; j'y trouve beaucoup de choses supérieures à son siècle; je n'y condamne que le projet de combiner Jésus-Christ avec Epicure. Gassendi était théologien; ou c'était une suite des préjugés de son éducation, ou c'était la peur de l'inquisition qui lui firent imaginer ce bizarre concordat: on voit même qu'il n'a pas le courage de justifier le grand Galilée. Bayle a étendu tous les argumens que Gassendi avait énoncés, et il me semble que ce premier l'emporte en qualité de dialecticien par sa dextérité à manier les matières, et par la justesse de son esprit à pousser les conséquences des principes plus loin qu'aucun philosophe les ait poussées avant et après lui. Je n'ai point vu cet ouvrage de Gassendi sur Descartes, dont vous me parlez; je

— n'ai de ce philosophe que ce que Bernier en a traduit.
 1761. Je conçois qu'on a un beau champ, s'il s'agit de réfuter les tourbillons, le plein, la matière rameuse, et les idées innées. Puissent les projets de campagne de mes ennemis être aussi ridicules que le système de Descartes! puisse-je les réfuter aussi facilement à grands argumens, non *in barbara*, mais *de facto*! J'en reviens toujours à mes moutons, mon cher Marquis, et je vous avoue que malgré tous les bons raisonnemens de Gassendi, ce Laudon, cet Odonel, et ces gens qui me persécutent, m'ont souvent causé des distractions dont je n'ai pas été maître. Ne m'oubliez point, mon cher Marquis; écrivez-moi tant que les chemins seront libres, et soyez persuadé de toute l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

L E T T R E C X V.

D U R O I.

Du camp d'Ottinachau, 25 juillet.

JE vous remercie, mon cher Marquis, des éclaircissemens que vous me donnez sur les opinions de Gassendi. Je m'étais bien douté qu'un esprit aussi conséquent ne donnerait pas dans de certains préjugés, que j'ai d'abord mis sur le compte de Bernier. C'est bien dommage que nous n'ayons pas une traduction fidelle et complète des œuvres de ce philosophe. Moi, pauvre ignorant, j'y perds le plus; vous autres, vous lisez le latin, le grec, l'hébreu etc. pendant que je ne fais qu'un peu de français; et quand celui-là me manque, je demeure plongé dans la plus crasse ignorance.

Cependant je vous en crois plus sur la philosophie que sur vos prophéties politiques. Il est très-vrai qu'en jugeant par les apparences, il semble que la paix avec l'Angleterre et la France doive être une suite de la victoire du Prince Ferdinand; cependant rien n'est moins certain, et je ne crois ces sortes de choses qu'après que l'événement les a réalisées. Vous me demandez sans doute des nouvelles de ce qui se passe ici; et je comprends bien qu'un citadin de Berlin doit être curieux de savoir comment nous guerroyons en Silésie? Je puis vous satisfaire en peu de mots: Laudon a le 20 débouché des montagnes et s'est avancé vers Munsterberg; j'ai marché le 21 à Nimptsch, le 22 j'ai passé à Munsterberg à sa barbe, et je suis venu ici pour m'opposer à la jonction qu'il projette avec les Russes. Ceux-ci sont à Namslau; j'ai des corps qui les observent; ainsi de quelque côté qu'ils veuillent tourner, j'espère de pouvoir les prévenir. Toute cette affaire doit se décider dans peu de jours; vous serez instruit de tout et je ne manquerai pas de vous articuler les faits avec la plus grande vérité. Je vous en dirais davantage, mais le courier qui est chargé de dépêches importantes, est sur le point de partir; ce qui m'oblige à vous assurer simplement de mon amitié et de mon estime. Adieu.

1761.

LETTRE CXVI.

D U R O I.

Strehlen, 8 août.

1761. **N**ous ne faisons jusqu'ici que des mouvemens, mon cher Marquis. Nous avons eu beaucoup de petits avantages dont je ne vous parle pas, parce qu'ils sont indignes de votre attention. Les Russes pillent selon leur coutume en Silésie de l'autre côté de l'Oder. Laudon dort à Wartha, et nous ne faisons pas grand' chose. Que votre imagination n'aille pas trop vite. Vous allez dire: on fera sans doute sur le point de convenir d'un armistice. Rien moins que cela. Je vous assure qu'il y a moins d'apparence à présent que jamais à toute suspension entre les parties belligérantes, soit Français et Anglais, soit Prussiens et Autrichiens, soit Suédois, cercles etc. Ces nouvelles pourront déconcerter votre politique. Cependant la victoire du Prince Ferdinand, la prise de Pondichéri et des Antilles n'a amolli en rien l'esprit belliqueux de la cour de Versailles. Notre campagne traînera selon les apparences, et il est à croire qu'elle ne deviendra sérieuse que vers l'automne. Faites des vœux à la Fortune, pour qu'elle nous seconde. Ce sera l'épée et non la plume qui amènera les choses à la pacification générale. L'épuisement d'argent fera ce que la raison et l'humanité auraient dû faire. Le combat finira faute de combattans; enfin on verra du nouveau, et je crois presque

qu'il faudra faire encore une campagne, outre celle —
 que nous avons commencée. Je vous donne matière 1761.
 à d'amples conjectures. Je voudrais vous fournir
 des nouvelles plus agréables: prenez-les telles qu'elles
 conviennent au temps qui court; travaillez
 tranquillement sur Plutarque et soyez un peu moins
 paresseux à me donner de vos nouvelles. Adieu,
 cher Marquis. Je vous embrasse.

L E T T R E C X V I I.

DU MARQUIS D'ARGENS.

Berlin, 29 août.

SIRE,

J E vois par la dernière lettre que m'a fait l'honneur
 de m'écrire V. M., que malgré les embarras dont
 elle doit être accablée, elle jouit d'une bonne santé.
 C'est là, Sire, pour moi le point principal, parce
 que je suis convaincu que tant qu'elle pourra agir,
 tous les projets de ses ennemis s'en iront en fumée:
 s'ils ont sur vous la supériorité du nombre, vous
 avez celle des lumières et de la bravoure de vos
 troupes. C'est ainsi qu'Annibal battit tant de fois
 les Romains, avec des armées qui étaient bien infé-
 rieures aux leurs.

Depuis la prise de Pondichéry, les finances sont
 dans un si pitoyable état en France, qu'ils ont sup-
 primé les jetons de l'académie française. Cela a pro-
 duit un nombre de petites pièces très-plaisantes,
 dont Paris a d'abord été inondé; il y en a une où

1761. — On dit que l'académie doit députer deux orateurs, pour aller haranguer les ambassadeurs de Russie et de Suède, et les prier de rendre aux enfans d'Apollon, sur les subsides que la France paye à leur souverain, ce qui fait le principal produit de leurs travaux littéraires, si utiles pour tous ceux qui veulent faire des complimens. Je ne comprends pas comment un si grand dérangement dans les finances, peut s'accorder avec le systême guerrier de la cour de Versailles. Que fait la flotte anglaise? elle devrait être déjà partie. Permettez, Sire, qu'à l'exemple d'un grand ministre (d'Argenson la bête) je place ici un vieux proverbe: il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. Si tant est qu'il y ait en Angleterre quelque apparence d'entamer une fois sérieusement les négociations, rien n'est capable de leur donner plus de poids qu'une seconde entreprise comme celle de Belle-Isle. Toutes les gazettes nous annoncent de la part de cette flotte une nouvelle expédition secrète; cependant nous voilà au mois de Septembre, et elle est toujours dans le port. J'espère que cette expédition secrète ne le fera pas autant que celle de l'année passée, qui devait se faire approchant dans le même temps, et dont personne n'a jamais rien appris. V. M. saura mieux que moi plusieurs petits avantages que le Prince Ferdinand et le Prince votre neveu remportent tous les jours; ainsi je ne lui en parlerai pas.

M. Joyard, votre maître d'hôtel, ne sachant comment s'adresser à V. M., est venu chez moi, me prier de lui marquer qu'il avait encore quelques biens à Lyon qu'il voudrait aller prendre, pour
les

les joindre à ceux qu'il a ici de l'héritage de Pefne son beau-père. C'est un congé de six mois qu'il lui faudrait pour terminer entièrement ses affaires, et comme il trouve à la foire de Leipfic des occasions favorables pour son voyage, il aurait une obligation infinie à V. M., si elle daignait lui en accorder la permission. V. M. le connaît depuis près de vingt-huit ans, et elle fait bien qu'il n'est pas capable de prolonger d'un jour son voyage au-delà du temps que V. M. voudra bien lui accorder.

Vous savez fans doute, Sire, que l'on a défendu aux jésuites en France d'avoir des écoliers, et qu'il leur est interdit de recevoir aucun novice, cela fait beaucoup de bruit. C'est ainsi que les Grecs, dans la décadence de l'empire d'orient disputaient sur des questions théologiques dans le temps qu'on leur enlevait l'Égypte et l'Arménie.

J'ai l'honneur etc.

ÉPIÎRE XI.

AU MARQUIS D'ARGENS.

Après que les Autrichiens eurent pris Schweidnitz.

A Noffen ce 3 d'Octobre

LES biens et les maux confondus,
Dont le ciel a semé le cours de nos années,
Par leur flux et par leur reflux
Bouleversent sans fin nos frères destinées.
L'avenir est caché, les Dieux seuls l'ont connu :

R